



# JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume X.

Montréal (Bas-Canada), Décembre 1866.

No. 12.

**SOMMAIRE.**—**BEAUX-ARTS** : L'Architecture en Canada. III. Les Monuments Civils, par S. V. (suite et fin).—**AGRICULTURE** : Colonisation des Cantons du Nord, lecture faite par le Rév. M. T. S. Provost, au Cabinet de Lecture Paroissial (à continuer).—**AVIS OFFICIELS** : Aux Instituteurs.—Nominations : Inspecteur d'école.—Commissaires et Syndics d'école.—Diplômes accordés par les Bureaux d'Examineurs.—Erections, etc., de Municipalités Scolaires.—Dons offerts à la Bibliothèque.—Enseignement de l'exercice militaire dans les Ecoles Normales du Bas-Canada.—Avis aux Commissaires et aux Syndics d'école.—Avis aux Instituteurs.—Institutrices demandées.—**PARTIE EDITORIALE** : Décision Judiciaire.—Bulletin des Publications et des Réimpressions les plus récentes : Canada, France.—Petite Revue Mensuelle.—**NOUVELLES ET FAITS DIVERS** : Bulletin de l'Instruction Publique.—Bulletin des Arts.—**ANNONCE** : Arithmétique, par M. F. E. Juneau.

## BEAUX-ARTS

### L'Architecture en Canada.

III

LES MONUMENTS CIVILS.

(Suite.)

Dans cette revue des principaux monuments du Canada, nous n'avons pas mentionné tous les édifices qui intéressent l'esprit et le cœur ; notre sujet ne le comportait pas ; mais nous ne voudrions pas finir ce travail sans dire quelques mots sur les institutions consacrées à l'instruction et aux sciences en ce pays. C'est ce que nous semble, d'ailleurs, réclamer dès la première fois ; nous avons senti alors cette impression que font naître les grandes choses, et ensuite, quand nous avons cherché à nous en rendre compte, nous avons en effet découvert tout ce qui concourt à la beauté d'un ensemble riche et imposant. On contemple d'abord cet immense bassin de plusieurs lieues de pourtour, avec ces eaux si calmes et si pures mais si profondes, que le *Great-Eastern* lui-même s'y est

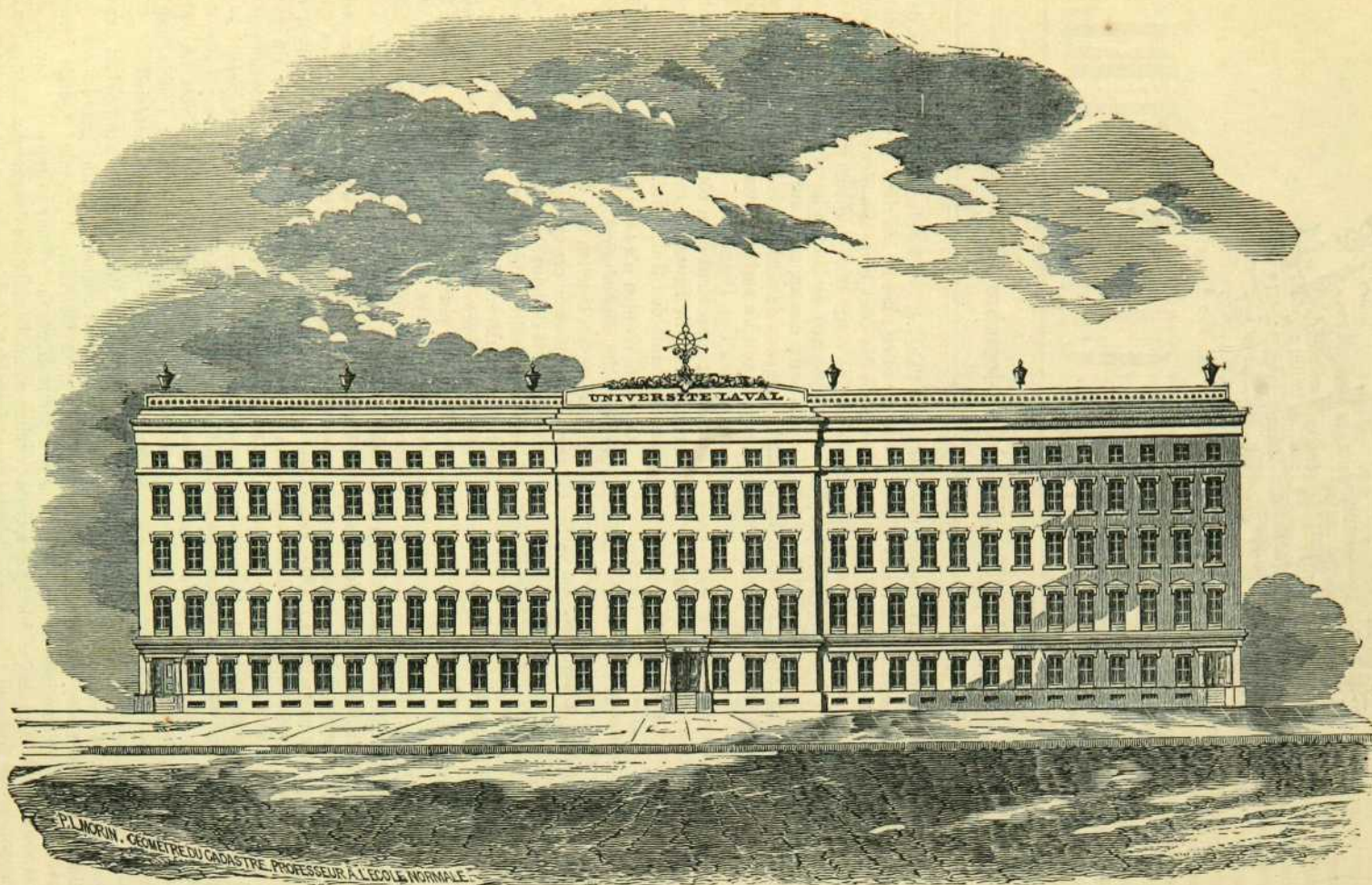
\*.\*

trouvé à l'aise, et que les plus grands vaisseaux de guerre peuvent y voguer et en aborder les rives ; on voit encore les versants de terrain des deux côtés du fleuve, couverts sur leur penchant d'arbres, de fleurs et de feuillage jusqu'au niveau même des eaux ; à l'une des extrémités on a le spectacle gracieux de cette grande Ile d'Orléans qui apparaît sur la ligne des flots comme une corbeille immense de verdure ; enfin, comme contraste à ce riant aspect, on voit les assises graves et sévères des parois gigantesques de granit du Cap Diamant s'élevant à pic à près de 500 pieds de hauteur, et supportant d'un côté les contreforts et les remparts de la citadelle, et de l'autre les constructions imposantes renfermées dans l'enceinte de l'Université.

Or, cette réunion n'a-t-elle pas toutes les conditions des plus grands et des plus admirables spectacles ; la grâce et la force, ce qui plaît, ce qui touche et ce qui fait réfléchir ? Le commerçant verra la richesse de ces champs et de ces collines, ce port ouvert aux bâtiments de haut bord qui peuvent traverser les grandes mers ; le militaire admirera les masses imposantes de cette citadelle qui est le boulevard de la civilisation européenne en Amérique ; enfin, le politique et le penseur considéreront quelque chose de plus grand, de plus durable et de plus essentiel à la force et à l'avenir de ce pays, dans les principes qui sont représentés par ces immenses constructions de l'Evêché, du Séminaire et les différents corps de logis de l'Université Laval.

Voilà donc ce qu'il y a de touchant dans cet ensemble ; ce n'est pas seulement l'aspect extérieur, mais ce qu'il représente ; ce que l'on voit est bien beau, mais ce n'est qu'un signe de tout ce qui constitue la force et l'avenir du pays tout entier. Cette riche nature, elle a pu suffire au développement rapide d'un grand peuple ; ces remparts offrent une garantie et une sauvegarde qui ne peuvent être facilement enlevées ; enfin, dans ces institutions de la science et de la vérité, on voit un appui encore plus sûr et plus impérisable que ne peut l'offrir tout ce développement de la richesse et de la force matérielle.

Et en effet, que de bien a déjà été produit dans cette enceinte et peut en sortir encore ! Quelles grandes sources de la vérité et de l'intégrité doctrinale et morale ! Quelle impulsion puissante est partie de ces murs pour se répandre sur la contrée et pour exciter même l'émulation des grandes métropoles de la civilisation américaine ! Voilà la pensée que l'on peut justement avoir, quand, au-dessus des pentes rapides du Cap Diamant, on voit l'ensemble de constructions qui sont, pour la vieille capitale, ce que l'Acropole sainte était pour la noble cité d'Athènes. Nous n'avons donc pas seulement à examiner et à admirer les vastes constructions du Séminaire et de l'Université, mais avant tout nous



UNIVERSITÉ LAVAL.

devons contempler le bien qu'elles ont déjà produit et les immenses progrès auxquels elles peuvent concourir.

Depuis cent ans, le Canada a pris un développement considérable, et cet accroissement ne menace en aucune manière de diminuer, comme l'ont prétendu certains esprits chagrins et absolument imprévoyants, puisque ce mouvement est encore plus sensible dans les dix dernières années qu'il ne l'a jamais été, à aucune période du siècle précédent. Si on lit les différentes statistiques de M. Stanislas Drapeau, on voit, entr'autres résultats, que, dans les dix dernières années la population n'a pas suivi une progression moindre que dans les années précédentes, tandis que l'occupation et l'aménagement du sol ont tellement avancé qu'ils ont très certainement doublé dans cette même période de temps ; mais qu'est-ce qui donne cette impulsion, l'empêche de se ralentir, et la porte toujours en avant ? De plus qu'est-ce qui la dirige, la contient dans de justes bornes ? C'est le développement intellectuel et moral de la population, qui, jusqu'à présent, l'a mise à même de bien user des moyens qu'elle a à sa disposition et des circonstances où elle se trouve. Or, à qui doit-on cet état intellectuel et moral, si ce n'est à la bonne et saine éducation judicieusement dispensée et sagement répartie jusqu'à présent dans toutes les classes de la population, par cet ensemble d'institutions répandues dans le pays tout entier et au milieu desquelles la grande institution du Séminaire a eu une si large part ? Nous n'estimons peut-être pas assez la valeur de cette action morale répandue par une saine instruction, et nous ignorons trop les résultats produits et obtenus ; et cependant, la multiplicité de l'enseignement en Canada est le sujet de l'admiration de tout étranger qui a pu en prendre connaissance. Ici l'on trouve 28 maisons d'instruction supérieure, dont les cinq sixièmes sont catholiques, dans lesquelles l'éducation est donnée à près de 5,000 élèves, tandis qu'il y a 200,000 élèves pour tous les autres degrés d'instruction ; il y a donc à peu près, en Canada, un élève par cinq de population, tandis que dans le pays d'Europe où l'on a obtenu le plus de résultats sérieux, en France, avec tous les moyens d'influence, de richesse et de tradition, on ne peut obtenir qu'un élève par douze. Ceci n'est que pour la quantité ; que n'a-t-on pas à dire sous un rapport plus essentiel ! Voilà donc la grande force qui est restée à la population canadienne et qu'on n'a jamais pu lui enlever ; elle a conservé sa langue, elle est éclairée et elle est moralisée autant qu'aucune population sur le globe. Elle le doit à tous ces collèges qui, à Ste. Anne, à Nicolet, à Trois-Rivières, à St. Hyacinthe, à Ste. Thérèse, à Terrebonne, à Ottawa, à Kington, à Toronto, répandent le bienfait d'une bonne éducation ; elle le doit à ces milliers d'écoles répandues partout, elle le doit en grande partie à l'impulsion venue de cette grande enceinte du Séminaire de Québec, qui apparaît si digne de respect quand on considère le bien qu'elle a accompli de près comme de loin.

Ce que l'on a le plus à remarquer dans ces constructions, c'est leur réunion. L'ensemble forme comme un quadrilatère entouré d'une enceinte continue, présentant une surface de près de 400 mille pieds carrés : comprenant plusieurs chapelles, les bâtiments du Collège, ceux du grand Séminaire, ceux consacrés aux différentes facultés, la grande construction portant le nom de l'Université Laval et que nous reproduisons dans une planche ci-jointe ; le tout entouré de plusieurs cours, et d'un jardin d'une étendue considérable, pouvant servir, dans l'une des subdivisions, aux jeux des écoliers, et dans les autres à l'usage des étudiants de théologie, de droit et de médecine. On trouve dans ces constructions toutes les dispositions nécessaires et les séparations exigées par tant de différentes destinations. Les établissements sont indépendants les uns des autres, ayant leurs séparations respectives et, de plus, leurs entrées et leurs sorties à part sur les différentes rues qui environnent l'ensemble des constructions. Le Collège et le grand Séminaire ont un développement de près de 700 pieds ; le bâtiment de l'Université a 300 pieds de longueur sur 60 pieds de profondeur, avec 80 pieds d'élévation ; on y trouve plusieurs salles de cours, de musées pour l'histoire naturelle, la médecine, la mécanique etc., etc., une grande bibliothèque divisée en deux

30 pieds de largeur et 30 pieds de hauteur ; elles sont occupées, à moitié de la hauteur, par une galerie qui fait tout le tour des nefs, qui peuvent contenir près de cent mille volumes et qui sont déjà remplies aux deux tiers. Enfin, les pièces principales sont celles qui sont destinées aux réunions du Conseil de l'Université, et aux exercices publics ; cette dernière a près de 100 pieds de longueur, elle est de toute la largeur du bâtiment et elle occupe deux étages avec un rang de tribunes faisant tout le tour de la salle ; le musée médical, le musée de géologie, de minéralogie et de botanique, le cabinet de physique sont pourvus avec une abondance et une richesse que l'on ne peut trouver plus grandes dans tout le continent américain. L'Université, le grand Séminaire et le Collège réunis présentent un ensemble de plus de 50 professeurs et d'environ 400 élèves.

Nous ne donnons pas d'autres détails qui ont déjà paru en plusieurs recueils et qui n'ajouteraient rien d'essentiel à ce que nous voulions exposer sur la disposition et la bonne appropriation des constructions. Car c'est là ce qu'il y avait de plus à rechercher et c'est ce qu'on a le plus parfaitement réalisé. Quant à l'œuvre d'art en elle-même, nous pouvons reconnaître qu'elle laisse encore beaucoup à désirer, mais nous ne doutons pas qu'elle ne soit un jour résolue d'une manière satisfaisante : ce sera une amélioration qui accompagnera toutes celles que l'on a l'intention d'effectuer.

Les constructions sont d'un style grave, sévère, d'une suite assez uniforme, mais elles doivent être relevées plus tard dans la construction des bâtisses que l'on doit ajouter.

Ce qui nous frappe surtout, c'est qu'on ait accompli tant de travaux en si peu de temps, et de plus, que l'on ait réalisé une œuvre devant laquelle ont reculé tant d'autres contrées.

Ouvrir un lieu de réunion et d'étude aux jeunes gens qui ont terminé leurs classes, voilà ce que nos pères avaient accompli dans les siècles de foi, mais voilà ce qu'on avait presque complètement abandonné partout, depuis le bouleversement des révolutions.

On revient, en France, à ces idées ; le gouvernement a plus d'une fois exposé ses vœux à cet égard, mais on n'a encore rien osé tenter ; combien a-t-on donc à louer cette grande œuvre de l'Université Laval qui a doté le pays d'une institution si excellente qui répond aux intérêts des familles et qui peut être si justement enviée de tous ceux qui seraient appelés à la connaître !

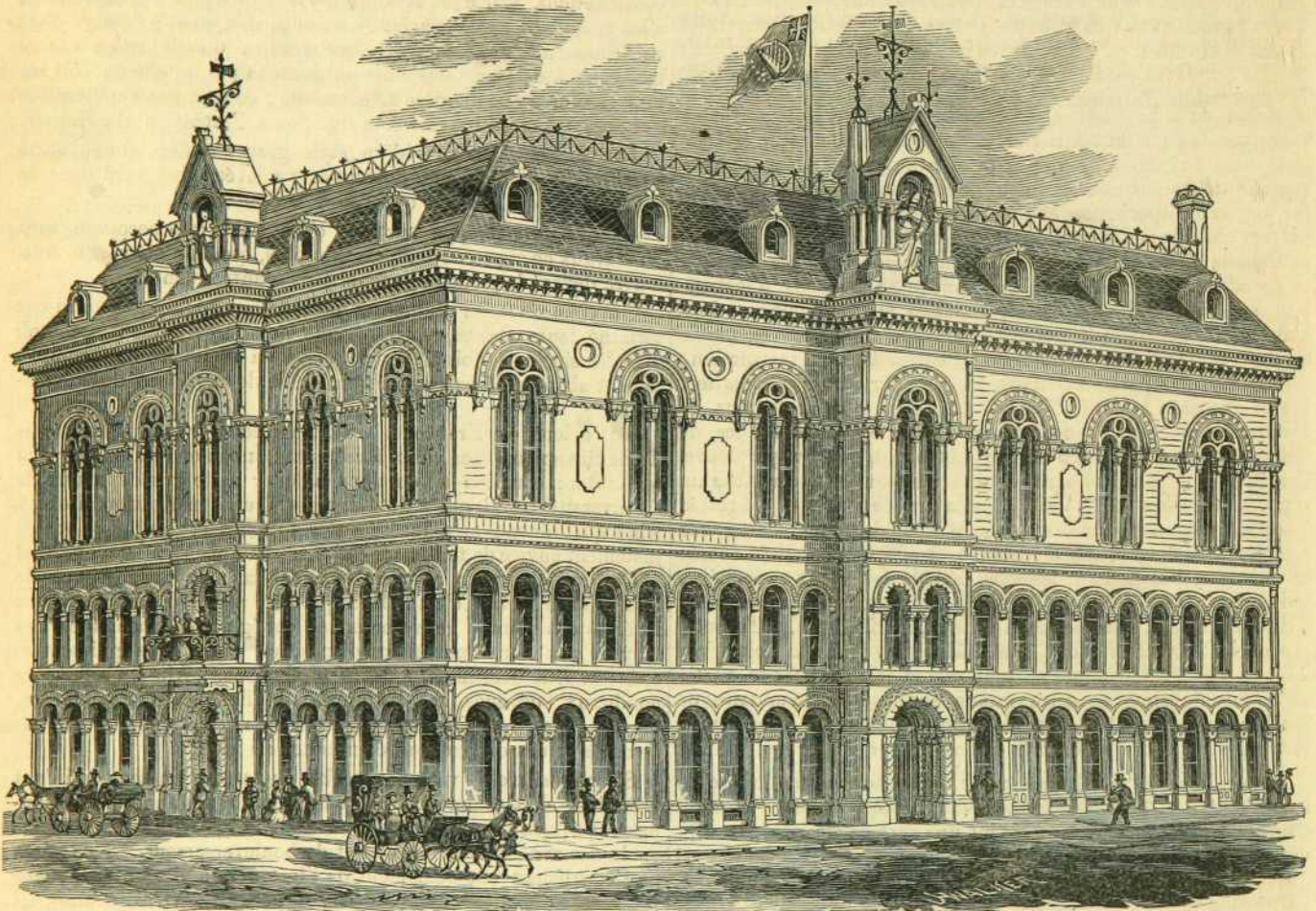
Ce que l'on peut admirer le plus dans la belle œuvre de l'Université Laval, c'est le soin que l'on a pris de subvenir aux intérêts des jeunes gens sortis des collèges, et l'abondance des moyens que l'on a mis à leur disposition pour qu'ils puissent se préparer fructueusement à leurs professions. Ainsi, professeurs nombreux, dévoués et distingués, bibliothèques abondantes, musées, etc., recueils et vie sérieuse à l'abri des dérangements et des distractions énervantes du monde.

Si notre siècle ne veut pas tomber au-dessous de ceux qui l'ont précédé, il doit commencer par tenir compte des années de la jeunesse, puisque l'avenir est tout en elle. C'est surtout nécessaire après des années de révolution et de bouleversement. Nos pères ne s'occupaient pas seulement de l'instruction des enfants ; leur intelligence savait comprendre et embrasser d'autres devoirs ; ils ne se croyaient pas quittes envers la société en accomplissant seulement ce qu'ils regardaient comme les préliminaires de l'instruction ; ils avaient multiplié les œuvres d'éducation, mais surtout pour l'éducation de la jeunesse. Les hommes qui ont le plus brillé de notre temps par l'intelligence ont reconnu la sagesse de ces dispositions, et ils ont hautement proclamé l'importance qu'il y avait de s'attacher à faire produire à la jeunesse les trésors qui sont en elle. C'est l'œuvre qui a été poursuivie avec tant de succès mais isolément par le rév. P. Lacordaire, par M. Bautain, par Mgr. Dupanloup, que cette admirable communauté du Séminaire, avec les moyens collectifs dont elle dispose, a voulu réaliser et dont elle a doté le pays, en s'éclairant des dispositions des anciennes universités et en les appliquant sagement à notre temps. Nous espérons que leur œuvre sera comprise toujours de plus en plus ; rien ne répond mieux aux accroissements extraordinaires de ce pays, et à ses intérêts les plus chers.

On a aussi cherché en d'autres villes, et par d'autres moyens, à parvenir au même résultat en fondant des lieux de réunion pour la jeunesse. L'une des œuvres les plus remarquables dans ce genre est le Cabinet paroissial de Montréal, élevé sur la rue Notre-Dame, en face du bâtiment du Séminaire. C'est une construction de cent pieds de longueur sur 40 de profondeur, qui doit être augmentée considérablement. Elle est assez admirée pour sa façade qui est du style grec le plus pur. Actuellement elle se compose de trois étages et renferme plusieurs salles vastes et spacieuses ; une grande salle de cent pieds de longueur pour ses réunions générales et les lectures publiques, une grande bibliothèque où sont réunis près de dix mille volumes, enfin des salles de jeux et des chambres de nouvelles. Cette institution comprend : 1o un cercle littéraire qui se réunit tous les huit jours et tient sa séance dans la bibliothèque ; 2o des cours de lectures publiques qui ont lieu tous les quinze jours pendant l'hiver, dans la salle principale,

et qui donnent aux jeunes gens les moyens de produire en public les travaux du cercle littéraire ; 3o une Revue qui paraît tous les quinze jours, *l'Echo du Cabinet Paroissial*, et qui est destinée à reproduire les travaux de cette œuvre ; 4o un club de jeux et de divertissement ; 5o un club militaire pour les exercices d'escrime.

Les RR. PP. Jésuites ont une association du même genre et ont fait bâtir une salle immense qui est souvent comble. Cette œuvre fait également le plus grand bien. Enfin, les Irlandais construisent en ce moment un très-grand édifice qui renfermera une bibliothèque, des salles de jeux et une grande salle de réunions publiques. Le tout doit servir en grande partie aux œuvres de jeunes gens. Ce bâtiment a 140 pieds de longueur sur 100 pieds de largeur et 90 pieds de hauteur ; la salle principale aura 134 pieds de longueur sur 94 pieds de largeur et 46 pieds de hauteur ; il est d'un style qui répond à la même période que le style normand.



SALLE ST. PATRICE.

Un autre édifice dans le pays, qui est aussi destiné à la jeunesse, est l'Université de Toronto, dont nous allons donner la description, parce qu'il nous semble être l'un des meilleurs spécimens de construction à consacrer à l'enseignement des jeunes étudiants.

On ne peut donner une idée du palais de l'université sans parler du site, qui est admirablement choisi et qui ajoute beaucoup à la beauté du monument. On sait quelle importance les anciens attachaient à ces convenances de lieu et avec quel soin ils choisissaient les emplacements des édifices qu'ils construisaient.

Ici, c'est par des allées larges, remplies d'ombre et de verdure, que l'on est conduit au site de l'université ; allées qui semblent comme les avenues majestueuses du parc splendide d'un château princier ; c'est là la première satisfaction que l'on goûte en sortant des rues de la ville, pour s'en aller vers ce palais de l'étude

et de la science. Après avoir respiré l'air pur et frais sous ces avenues pleines de recueillement, de silence et d'abri pour la réflexion et la méditation, l'on arrive à une vaste esplanade circulaire, bordée d'arbres, occupée par d'immenses parterres de verdure, encadrée dans le fond par de verdoyantes collines, et à l'extrémité de ces parterres l'on voit se dessiner sur le ciel bleu, la ligne du bel édifice dentelé dans sa longueur de tours, de pignons, de pavillons et de clochetons, variés autant qu'il est possible de le faire sans enfreindre les règles harmonieuses de la symétrie et de l'ensemble. Cet aspect qui se présente tout-à-coup est comme une vision du temps passé apparaissant au milieu des forêts de l'Amérique. On croit voir réellement un de ces pieux asiles de la retraite et de l'étude, qui, avec les grands hommes des cloîtres d'autrefois, ont produit tant de merveilles.

Ce bâtiment a tout l'aspect des vieux monastères des siècles de foi, avec ses clochers, ses cloîtres, ses chapelles, ses salles conventuelles, reproduits avec une telle fidélité qu'on s'attendrait à voir apparaître sur le seuil quelques-uns de ces vieux bénédictins dont maintenant on admire tant la science.

La façade principale, qui a 384 pieds de longueur sur 70 pieds de hauteur, est composée d'abord d'un corps de logis terminé par deux pavillons carrés, ayant au centre une énorme tour carrée de plus de cent vingt pieds de haut qui domine tout l'édifice et qui renferme l'entrée principale à sa base.

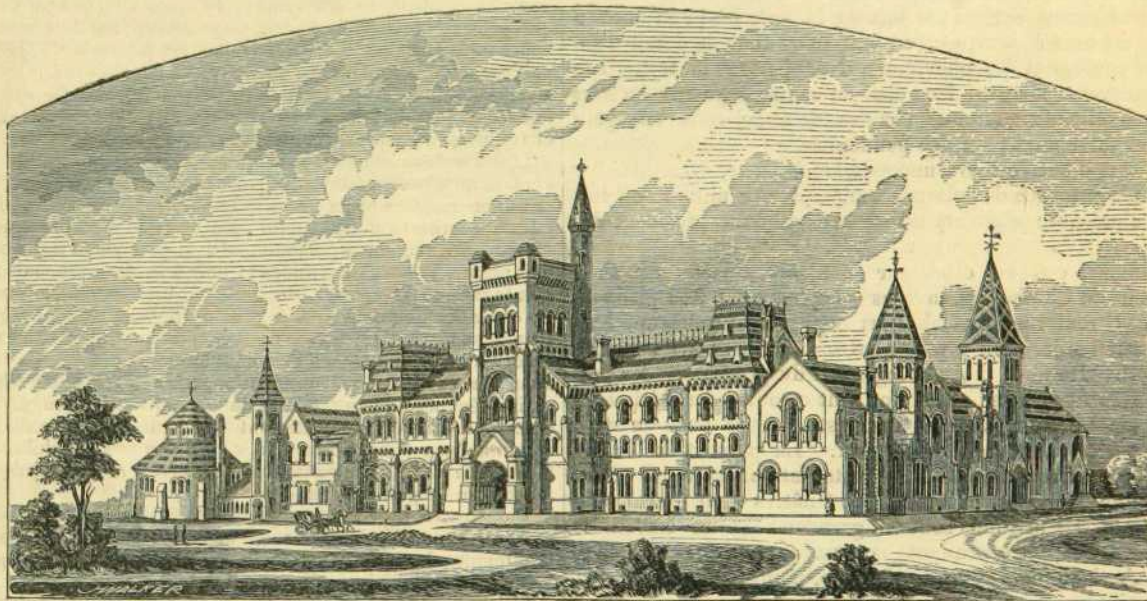
À droite et à gauche de la tour qui est en saillie, s'étend la façade composée de trois étages, ornés d'ouvertures, à cintre et dans le style normand, couronnés de toits en cuivre bruni avec crête en serrurerie relevée de bronze et d'or. La tour du milieu est du plus majestueux aspect; nous y reviendrons tout à l'heure. Les pavillons de chaque extrémité dominent le corps principal et ont des toits élevés accompagnés de lucarnes et de cheminées monumentales; enfin, le tout est surmonté d'une galerie en serrurerie flanquée aux quatre coins de girouettes antiques supérieurement travaillées et éclatantes d'or; à la suite du pavillon de droite on voit le pignon ou le chevet d'un édifice qui se relie avec l'autre façade en retour. De l'autre côté, à la suite du pavillon

de gauche, se succèdent de charmants détails dont on peut voir quelque indication dans la gravure, un petit clocher à toit pointu, ensuite un petit cloître ouvert qui sert à mettre en communication le bâtiment principal avec un édifice assez grand à trois étages en forme de rotonde, et qui est destiné aux cabinets de chimie.

Le style de cette construction est normand; les portes, les ouvertures, les fenêtres, les colonnes et les chapiteaux qui les accompagnent, les corniches qui décorent le haut des murs, les cordons qui séparent les étages, les plinthes qui surmontent les soubassements sont très exactement et très habilement exécutés dans le caractère de cette architecture remarquable.

Une partie de la pierre, qui est d'une belle apparence, brillante et nette, vient de l'Ohio ou de Georgetown pour le massif même du bâtiment, tandis que les parties sculptées sont exécutées en pierre de Caen qui est, comme on le sait, d'un si riche aspect et qui s'accorde si bien avec les matériaux susmentionnés.

Nous n'avons parlé que de la façade principale; celle que l'on peut contempler sur la droite a 260 pieds de long, présente une suite de constructions intéressantes qui sont indiquées sur la gravure. Deux tours énormes, l'une octogone, l'autre, carrée avec un porche monumental, servent d'entrée à cette partie de l'édifice.



UNIVERSITÉ DE TORONTO.

Le tout conservant l'harmonie désirable avec les autres parties du monument.

L'aile à gauche en retour a 336 pieds de long et renferme 45 appartements pour le logement des étudiants; à l'extrémité se trouve le bâtiment destiné au réfectoire.

L'entrée principale est dans la tour massive du centre; c'est un portique romain avec cinq colonnes de chaque côté, ayant la variété d'ornements propres à ce style. Les colonnes sont à torsade, ou à lacs, en spirales, avec perles, têtes de diamants en entrelacs, chevrons droits et chevrons brisés. Les chapiteaux sont également variés. Ils sont cordés ou à cloche ou en corbeille, suivant toute la variété des chapiteaux du même style. Il nous a semblé voir une reproduction magnifique de la porte principale de la basilique de Saint-Denis en France. Au-dessus de cette entrée, deux grandes croisées comprises entre les deux contreforts de la tour. Plus haut une galerie à arcades élégantes qui règne sur les quatre faces de la tour, ensuite les ouvertures qui correspondent à la chambre de la grosse cloche de l'université, qui est d'un poids considérable; enfin, au-dessus un double couronnement en saillies avec encorbellements à machicoulis qui correspond parfaitement à la majesté et à l'ampleur de cette partie principale de l'édifice.

Du reste, il y a tant à voir à cette entrée et à cette première façade, qu'il faudrait plusieurs paragraphes de détails, que nous supprimons, pour compléter notre description. On entre enfin et l'on se trouve dans un vestibule parfaitement orné et qui met en communication avec les différents étages et les différentes parties de l'édifice; à droite et à gauche on trouve de vastes portes qui conduisent aux appartements principaux. L'extrémité est traversée par le cloître à arcades qui fait tout le tour de la grande cour intérieure; enfin, à gauche, en retour, on voit un magnifique escalier d'une forme octogone découpé à jour jusqu'en haut, qui à lui seul est une œuvre d'art remarquable et qui conduit directement aux étages et aux corridors supérieurs. En face du vestibule on voit trois grandes arcades, et de là on passe dans la grande salle d'entrée, qui a 45 pieds de longueur, 25 pieds de largeur et 30 pieds d'élévation. Elle est éclairée dans le fond par cinq grandes fenêtres à vitraux. Le plafond est tout en bois sculpté avec poutres et chevrons, dans le grand style; le pavé est en mosaïque de la plus grande richesse; enfin, au-dessus de l'arcade qui sert de communication entre cette salle et le vestibule, il y a une galerie supérieure qui répond aux corridors de l'étage supérieur.

Les salles principales sont le laboratoire de chimie bâti en ronde avec une lanterne sur le haut pour l'éclairer. Ensuite le musée d'histoire naturelle, de 70 pieds de longueur sur 40 de largeur et 36 pieds de hauteur; la bibliothèque, qui a les mêmes dimensions, et la salle de convocation qui a 85 pieds de longueur, 40 de largeur et 50 pieds d'élévation. Ces deux dernières salles sont particulièrement remarquables. La bibliothèque est éclairée par deux étages de fenêtres; il y en a 24 en tout; celles du haut sont les plus grandes. Le pourtour de la salle au premier étage des fenêtres est disposé en autant de cellules qu'il y a de fenêtres; elles sont destinées à servir de cabinets de travail pour les lecteurs; une galerie supérieure règne tout autour de la salle avec des rayons et d'immenses fenêtres. Toutes les bibliothèques disposées ainsi en cellules sont admirablement sculptées et exécutées en bois de chêne du plus bel aspect. Le plafond est en bois sculpté, le parquet en mosaïque; le centre de la bibliothèque est occupé par d'immenses tables où sont encore réunis beaucoup de livres et d'atlas d'un grand format. Tout a été réuni dans cette salle pour l'avantage de ceux qui viennent y travailler; le nombre des livres est déjà considérable, il doit augmenter encore.

La salle de convocation mérite d'être visitée et admirée. Les dimensions en sont vraiment imposantes. Le plafond est tout en bois admirablement sculpté; le toit de la salle jusqu'en haut à l'intérieur est tout à jour, et l'on voit dans tout le détail l'ensemble des poutres et des chevrons qui supportent le toit. Les poutres transversales ayant leur clef au centre reposent au mur sur des chapiteaux soutenus par des demi-colonnes engagées dans le mur et reposant sur des pendentifs.

Sur la porte d'entrée il y a une galerie; à l'autre extrémité il y a une estrade entourée de boiserie sculptées. Au milieu l'on voit un dais sculpté avec plusieurs marches, destiné au président des réunions.

Ce bâtiment, qui est élevé sur le plan des vieux couvents d'Oxford ou de Cambridge, a dans son ensemble 980 pieds de longueur. Il renferme dix salles principales ayant chacune leur caractère particulier; on y voit quatre escaliers dans le genre monumental. De plus, il y a le logement du président, des professeurs, de 45 étudiants; enfin, l'on voit en outre des bâtiments de dépendances considérables. Tout est exécuté dans un style très orné et avec des matériaux de prix. La plupart des salles sont pavées de carreaux émaillés, le reste est parqueté, les murs sont garnis de boiserie sculptées, les fenêtres sont fournies de vitraux peints, les plafonds sont en grandes boiserie travaillées avec soin etc, etc., et cependant on assure que les architectes, MM. Cumberland et Storm, de Toronto, n'ont dépensé que la somme relativement convenable de 75 mille louis.

On quitte ces merveilles avec le souvenir des âges de foi auxquelles elles se rapportent, et l'on aime à croire que ceux qui ont si bien reproduit la physionomie des vieux édifices catholiques, iront encore plus loin dans leur sympathie pour l'antique doctrine, et admettront l'esprit intime du symbole admirable dont ils conservent si admirablement et si respectueusement les magnifiques formes extérieures.

S. V.

## AGRICULTURE.

### Lecture sur la Colonisation des Cantons du Nord, par le Rév. M. Provost.

MESSIEURS,

Au mois de juillet dernier, je fus chargé par le gouvernement de l'ouverture d'une grande artère de colonisation qui aurait son point de départ à l'établissement de l'hon. Edouard Masson, dans le township Wexford, et qui se poursuivrait en profondeur à travers les terrains encore inexplorés de la chaîne des Laurentides jusqu'à la vallée de la rivière Mantawa.

J'avais reconnu, dans l'exploitation de 1864 la partie de ce territoire

qui s'étend au sud de cette rivière sur une distance assez considérable pour autoriser la demande de l'ouverture d'un chemin qui arriverait à cette vallée par une douzaine de lieues plus à l'ouest que celui qui est ouvert aujourd'hui par l'Energie.

L'exploration que je viens de faire et dont je fais ici rapport avait pour but spécial de localiser le chemin sur tout son parcours, aussi approximativement que possible. Il a fallu pour cela examiner tout avec soin, les montagnes, les plateaux, les vallées, les rivières et les pouvoirs d'eau: nous avons également examiné les bois et le terrain d'une manière assez minutieuse pour pouvoir en parler sûrement, sans danger de contradictions dans l'avenir. Je dis nous, car j'ai fait le voyage avec Joseph Deslauriers, écrivain, de Ste. Anne de la Pocatière, envoyé, lui aussi, en mission spéciale dans ces parages: homme estimable et plein de mérite, dont la société a fait disparaître les ennuis et les privations de la vie des bois. Je crois que son rapport, en ce qu'il peut avoir de commun avec celui-ci, concourt parfaitement à établir les mêmes choses.

Voici maintenant mes observations, tel que mon journal crayonné en marchant et sur les lieux, me permet, joint au souvenir qui m'en reste, de les donner. Je pense qu'elles ne seront pas sans quelque utilité; Dieu veuille surtout qu'elles ne soient pas sans résultat.

Le 24 septembre au matin, je quittais donc mon presbytère et ma paroisse pour aller jouir des douceurs d'une excursion à pied dans les quinze lieues de forêt boisée qui se déroulent comme une mer de verdure jusqu'à Mantawa. A huit heures tous les paquets pleuvent dans la voiture. Pendant que le cheval piétine à la porte, je fais une dernière ronde dans la maison. Je saisis violemment trois volumes qui protestent en vain par leur âge contre ma détermination, et je cours faire mes adieux dans ma chambre à coucher. Je ramasse un peigne, une brosse et du savon en cas de besoin, je renforce une larme secrète à la vue de mon lit de plumes, puis le sac à la main, je reviens à la porte. Adieu vaisselle et plats couverts de la cuisine, et toi, propreté, suis-moi si tu peux.

L'atmosphère semblait avoir pris à tâche de nous faire rebrousser chemin en déversant sur nos épaules une pluie serrée qui les battit à outrance pendant deux jours. L'épreuve enfin se termina et nous pûmes continuer notre route. En quittant l'établissement de Mr. Masson, nous suivîmes pendant une demi-journée la ligne où le chemin doit passer, et nous parvinmes le soir à la dernière maison, dans les montagnes de Doncaster, occupée par un nommé Narcisse Ménard. Ce courageux colon a déjà fait un défrichement considérable à l'entour de son chantier; il va recueillir cette année le fruit de son énergie; il nous a conté son travail et ses espérances; nous avons vu sa récolte dont une partie, qui mérite mention, consiste en 600 gerbes d'avoine qu'il a récoltées d'une semence de 4 minots. La longueur de la tige de cette avoine est généralement de 6½ pieds; l'épi a 30 pouces. En voici quelques échantillons que je suis bien aise d'exhiber. . . . c'était la seconde récolte sur ce morceau de terre; avis aux cultivateurs qui ont besoin de prendre des lots.

Dans les 15 ou 16 milles parcourus jusque là, le sol ne peut être meilleur, la couche d'engrais végétal est très-épaisse, elle se conservera longtemps; le sous-sol est une terre jaune très-grasse qui est elle-même d'une qualité excellente. Le bois qui domine est l'érable, le merisier, le cèdre, l'épinette rouge et blanche. Il existe de grands espaces où l'on ne trouve pas une seule pierre, il en est d'autres où elles sont moins rares, mais elles ne sont nulle part en assez grande quantité pour nuire considérablement aux travaux de l'agriculture. La vallée dans laquelle est tracé le chemin jusque sur le 25ème lot du 6ème rang de Doncaster n'offre pas le moindre accident de terrain. Elle est suffisamment large partout, et l'on y arrive facilement par des chemins de traverse. Il n'y a qu'un cours d'eau un peu considérable à traverser et déjà le jour est fait.

Les alentours de l'établissement où nous nous sommes arrêtés sont admirablement calculés pour devenir un centre de circulation plus tard. Le terrain est plan de tous côtés, l'abord en est facile, il y a un pouvoir d'eau à quelques arpents sur lequel un colon de l'endroit doit bientôt construire un moulin; nous avons vu chez lui quelques machines destinées à cet usage. De plus, cet endroit forme le centre du township de Doncaster, et il n'y a plus de doute que l'autorité ecclésiastique fixera là, quand le temps en sera venu, la place d'une église pour la population de ce township, comme elle vient de le faire au centre du township Wexford, son voisin en deçà.

A ce premier poste sur la route, nous avons établi un méridien astronomique afin de connaître exactement la direction de la ligne que nous nous proposons de suivre. Devant nous s'ouvrait une vallée très-longue qui nous laissait une échappée de vue jusque sur la montagne du lac Ouareau. Cette vallée indiquait assez naturellement la route à suivre; néanmoins, comme sa direction tenait un peu fort à l'est et allongeait par là notre chemin; comme d'ailleurs cette vallée subsistait par endroits une dépression qui dégénérait en savannes, et que dans tous les cas il nous fallait passer à l'ouest de la grande mon-

tagne du lac Ouareau, nous nous décidâmes à suivre le plateau que nous avions à notre gauche.

Je constatai la variation de l'aiguille, je pris la direction la plus juste possible qui se trouvait alors 10° N. O., et nous nous mîmes en marche. Les porteurs endossent le sac; une large bande de cuir ceinture leur front et soutient la charge sur leurs épaules, c'est ce qu'ils appellent leur collier, puis ils se croisent les mains sur la tête en la ramenant en avant. Un écolier, en les voyant, se rappellerait le grec Paulus que le visigoth Wamba traînait à sa suite, le front ceint d'une couronne de cuir d'où pendaient comme dépouilles quelques insignes pris au milieu des siens.

La forêt se compose d'une pousse vigoureuse de bois franc où l'érable, le merisier et autres bois de bonne qualité se disputent la possession du sol. Un ruisseau à demi caché par de grandes aulnes arrose ce terrain dans toute sa longueur; nous nous sommes désaltérés mainte fois de son eau limpide. Le chemin ici est pour ainsi dire tout tracé et très facile à faire jusqu'au pied de la colline St. Michel, dont la côte peut être en partie évitée en se rejetant un peu sur la droite, avant d'y arriver. Au pied de cette colline coule un ruisseau fort embarrassé d'arbres morts et tombés en tous sens, dont le cours obstrué quelque part par des chaussées de castors a fait refouler l'eau. Cette eau imprégnée depuis longtemps dans le sol l'a rendu savanneux en le dépouillant de ses fiers ornements, et en a fait un mauvais pas; mais ce n'est qu'un pas, car la largeur sur le tracé du chemin n'en est que d'environ deux arpents.

Nous tombons ensuite dans une magnifique érablière; le bois est très-long, très-gros et clair semé. En revanche, la pousse de petites érables blanches, de coudre et autres arbrisseaux semblables est très-serrée. Il nous faut marcher avec précaution et à distance les uns des autres. Vers le soleil couchant le terrain s'élève en pente douce, tandis qu'à notre droite, il incline légèrement au filet d'eau qui descend au lac St. Michel. A l'est du ruisseau il se relève en suivant une semblable gradation jusqu'au même niveau, puis le plateau se prolonge horizontalement, à perte de vue. Nous arrivons bientôt au lac St. Michel, où nous réparons nos forces par un succulent dîner apprêté à la broche. Cette nappe d'eau peut avoir une longueur d'un mille et demi. Sa direction est 10° N.-E. Sa décharge est encore obstruée par quelques chaussées de castors qui en rendent le passage un peu difficile, mais, comme la précédente, elle n'a qu'un arpent ou deux de largeur, et une fois les chaussées détruites, le terrain redevient sec et ferme.

Nous côtoyons alors une hauteur que l'on appelle la "Montagne Jaune" et qui donne un terrain plan, pour le chemin, dans l'endroit où nous passons. A nos pieds coule la décharge du lac St. Michel qui court dans le nord-est vers la rivière du lac Ouareau. La terre est, comme partout ailleurs, d'excellente qualité: on peut y faire avec certain succès de bons établissements.

Fatigués d'une marche rapide de trois jours, nous campons dans le bois franc de la Montagne Jaune. La place n'est pas des meilleures, mais il est temps de faire chaudière. Nous hissons la toile sur une frêle charpente, et pendant qu'ailleurs on s'occupe à la marmite, j'essaie de mon côté de niveler le terrain aussi mathématiquement que possible. Malgré les sueurs qu'il m'en coûte, je ne puis réussir à déloger une grosse pierre qui trône sévèrement au milieu du salon. J'appelle à mon secours l'entrepreneur de la chambre à coucher, M. Deslauniers, qui résout l'objection avec une branche de sapin. Il étend avec art les plus grosses branches, puis il dispose les petites qu'il appelle le duvet sur le sens de leur longueur, afin de donner à son matelas une épaisseur qui fasse disparaître toutes les irrégularités.

(A continuer.)

## AVIS OFFICIELS.



AUX INSTITUTEURS.

La trente et unième Conférence de l'Association des Instituteurs de la circonscription de l'Ecole Normale Jacques-Cartier aura lieu vendredi, le vingt-cinq du courant, à 9 heures de l'avant-midi.

La veille, à 7½ heures de l'après-midi, il y aura réunion des membres du Conseil d'Administration.

Par ordre,

J. O. CASSEGRAIN, Secrétaire.

Montréal, 7 janvier 1867.

## NOMINATIONS.

### INSPECTEUR D'ÉCOLES.

Il a plu à Son Excellence le Gouverneur Général nommer George Thompson, écrivain, B.A., Inspecteur d'écoles pour le District de Huntingdon, en remplacement de feu John Bruce, écrivain.

### COMMISSAIRES D'ÉCOLE.

Il a plu à Son Excellence le Gouverneur Général, par Ordre en Conseil en date du 20 novembre dernier, approuver les nominations suivantes de Commissaires d'école :

Comté d'Arthabaska.—Chester Ouest: Le Rév. Joseph Agénor Moreau. Comté de Bonaventure.—Paspébiac: MM. Théophile Chapados et James Ancoux.

Comté de Chicoutimi.—Chicoutimi: MM. Job Blackburn et Protais Harvay.

Comté de Gaspé.—Cap-Rosier: MM. John Dunn et Elie Touet.

Comté de St. Jean.—St. Jean: Le Rév. M. Fortunat Aubry, Félix G. Marchand et John Rossiter, écrivains.

Comté de Rimouski.—Ste. Félicité: Le Rév. M. Joseph Octave Perron.

Comté de Rimouski.—St. Jérôme de Matane: Le Rév. M. Désiré Vézina.

Comté de Stanstead.—Coaticook: M. Hilaire Lacroix.

Comté de Témiscouata.—Madawaska: MM. Jean Evariste St. Pierre, Denis Griffin, Michel Plourde, Isaie Beaubien et Paul Pelletier.

Comté de Témiscouata.—Ste. Louise: M. Magloire Gauvin.

Il a plu à Son Excellence le Gouverneur Général, par Ordre en Conseil en date du 15 courant, approuver les nominations suivantes de Commissaires d'école :

Comté de Gaspé.—Douglastown: Le Rév. M. Winter.

Comté des Deux-Montagnes.—St. Joseph-du-Lac: M. Jean-Marie Dara-gon dit Lafrance, fils.

Comté de Témiscouata.—Trois-Pistoles No. 1: Le Rév. M. Jean-Baptiste Gagnon, prêtre.

Comté de Dorchester.—Ste. Marguerite: MM. Jean-Baptiste Drouin et Pierre Mahon.

Comté de Maskinongé.—St. Paulin: M. Jean-Baptiste Lafond, père.

Comté de Wolfe.—Ham Sud: MM. Samuel Porter, William Thompson, junior, Joseph McKay, Joseph Dion et François-Xavier Robitaille.

Comté de Champlain.—St. Luc: M. Olivier Frigon.

Comté de Lotbinière.—Ste. Emilie: M. Victor Beaudet.

Comté de l'Islet.—St. Roch-des-Aulnets: MM. Pierre Pelletier, fils de Jean-Baptiste Pelletier, Jean François Pelletier, Michel Caron, Edouard Pelletier et Germain Pelletier.

Comté de Joliette.—St. Côme: MM. Elie Brault, Joseph Mirault, Jules Gaudet, François-Xavier Landreville et Jules Fafard.

Il a plu à Son Excellence l'Administrateur du Gouvernement, par Ordre en Conseil en date du 20 de ce mois, approuver les nominations suivantes de Commissaires d'école :

Comté de Témiscouata.—St. Jean-de-Dieu: Le Rév. M. François-Xavier Guay, et MM. Thomas Rioux, Joseph Boucher, Cyprien Couturier et Thomas Côté.

### SYNDICS D'ÉCOLES DISSIDENTES.

Il a plu à Son Excellence le Gouverneur Général, par Ordre en Conseil en date du 20 novembre dernier, approuver les nominations suivantes de Syndics d'école :

Comté d'Hochelaga.—Village St. Jean-Baptiste: M. David V. Clarihue.

Comté d'Outaouais.—Papineauville: M. Christmas Smithson.

En date du 13 courant :

Comté de Shefford.—Granby: M. William Farley.

Et en date du 15 courant :

Comté de Napierville.—Napierville: MM. Louis Marceau, James Manning et John York.

## DIPLOMES OCTROYÉS PAR LES BUREAUX D'EXAMINATEURS.

### BUREAU DES EXAMINATEURS DE RIMOUSKI.

Ecole élémentaire, 1ère classe F.—M. Luc Montreuil et Mlle. Matildée Michaud.

2ème classe F.—Mlles. Virginie Ancil, Obéline Côté, Joséphine Gaudreau et Henriette Pelletier.

Novembre 1866.

P. G. DUMAS,  
Secrétaire.

## BUREAU DES EXAMINATEURS D'AYLMER.

Ecole élémentaire.—Mlles. Stéphanie Hotte, Catherine O'Neil, MM. Christopher Draffin et Joseph Stassardt.  
Novembre 1866.

JOHN R. WOODS, Secrétaire.

## BUREAU DES EXAMINATEURS DE SHERBROOKE.

Ecole modèle, 1ère classe A. et F.—Mlle. Elise Larivière.  
Ecole élémentaire, 1ère classe A. et F.—Mlle. Agnès Blondin. A.—Mlles. Belinda Ross, Sarah C. Rankin et M. Joseph A. Rankin.  
2ème classe A. et F.—Mlle. Fanny E. Lindsay. A.—Mlle. Betsey J. Wilder.  
Novembre 1866.

S. A. HURD,  
Secrétaire.

## BUREAU DES EXAMINATEURS DE RICHMOND.

Ecole élémentaire, 1ère classe A.—Mlles. Janet Dickson Main, Sarah Maria Main, Nancy Webb, Adeline Emerson Stevens, Sarah Johnston, Sylvia Ann Taylor, Rose Malvena Morrill, Huldah Emma Morrill. F.—Mlles. Adeline Robido, Adeline Descôteau, Carmel Pothier, Marie Delvina Morin et Marie Dargis.  
Novembre 1866.

J. H. GRAHAM,  
Secrétaire.

## BUREAU DES EXAMINATEURS CATHOLIQUE DE MONTRÉAL.

Ecole élémentaire, 1ère classe F.—Mlles. Justine Bélanger, Philomène Chenet, Azilda Demers, Virginie Desilets, Arthémise Drouin, Eliza Dufresne, Caroline Gaudry, Alphonsine Ginetet, Marie Amédée Godin, Marguerite Hotte, Malvina Jasmin, Alphonsine Lagacé, Vitaline Laurin. A.—Mlle. Margaret McDonell. F.—Mlles. Joséphine Payant, Marie de Lima Provost, Adéline Sauveur. A.—Mlle. Anna Taugher.  
2ème classe F.—Madame Simon Hotte, née Philomène Raza; MM. Denis Bourbeau et Léon Forest; Mlles. Judith Bessette, Arzélie Blanchet, Justine Elodie Fontaine, Vitaline Langelier et M. Adolphe Forget. A.—M. Jean-Baptiste Priou.  
Novembre 1866.

F. X. VALADE,  
Secrétaire.

## BUREAU DES EXAMINATEURS PROTESTANT DE MONTRÉAL.

Ecole modèle, 1ère classe A.—Mlle. Mary Hardgrave Walsh.  
Ecole élémentaire, 1ère classe A.—Mlles. Jane Ann McFee, Harriet McGarry, Margaret Rodger, Mary Sommerville et M. Charles H. Sawyer.  
Novembre 1866.

T. A. GIBSON,  
Secrétaire.

## BUREAU DES EXAMINATEURS CATHOLIQUE DE QUÉBEC.

Ecole élémentaire, 2ème classe F.—Mlle. Euphémie Wilhelmine Boulet.  
6 novembre 1866.  
Ecole élémentaire, 2ème classe F.—Mlle. Mathilde Philomène Olympe Clavet. A.—Mlle. Mary Meagher.  
20 novembre 1866.—(Séance ajournée.)

N. LACASSE,  
Secrétaire.

## ERECTIONS, ETC., DE MUNICIPALITÉS SCOLAIRES.

Il a plu à Son Excellence le Gouverneur Général, par Ordre en Conseil en date du 20 novembre dernier :

1o Comté de Shefford.—Annexer le cinquième et le sixième rangs de Stukely, dans le comté de Shefford, à la municipalité de Stukely Nord, pour les fins scolaires. Cette érection ne devra prendre effet qu'au premier juillet mil huit cent soixante et sept.

2o Comté de Témiscouata.—Ériger la Seigneurie de Madawaska en municipalité scolaire, avec les limites qui lui sont assignées comme municipalité rurale.

3o Comté de Charlevoix.—Annexer à la municipalité de Settrington, dans le comté de Charlevoix, pour les fins scolaires, la partie de la concession de Ste. Croix démembrée de la municipalité de St. Urbain et de celle de la Baie St. Paul, et déjà annexée à la dite municipalité de Settrington pour les fins religieuses.

Il a plu à Son Excellence l'Administrateur du Gouvernement, par Ordre en Conseil en date du 18 de ce mois, ériger la municipalité scolaire de St. Côme, consistant dans les six derniers rangs du township de Cathcart et les deux premiers rangs du township Cartier, dans le comté de Joliette.

Et par un Ordre en date du 20 de ce mois, il lui a plu ériger en municipalité scolaire, sous le nom de *St. Jean-de-Dieu de Bégon*, dans le comté de Témiscouata, toute cette partie du Canton de Bégon située à l'est de la rivière des Trois-Pistoles, et qui est bornée comme suit : au nord, en front, par le quatrième rang de la seigneurie des Trois-Pistoles ; à l'est, par les 5e, 6e et 7e rangs de la même seigneurie, et par les terres non arpentées de la couronne ; au sud, par le Canton Randot, et à l'ouest, par la rivière des Trois-Pistoles.

## DONS OFFERTS A LA BIBLIOTHÈQUE DU DÉPARTEMENT.

Nous accusons, avec reconnaissance, réception des ouvrages de pédagogie suivants, faisant partie du Cours de Chambers et qui ont été offerts en dons, à la Bibliothèque du Département de l'Instruction Publique, par MM. Reid, Macfarlane et Cie. :

Infant School Primer. 5 copies.  
First Standard Reading Book. 5 copies.  
Second Standard Reading Book. 5 copies.  
Third " " " 6 "  
Fourth " " " 7 "  
Fifth " " " 5 "  
Sixth " " " 4 "  
Spelling-Book, with numerous Exercises for Dictation. 2 copies.  
Readings in English Literature, containing Readings in English Prose and Readings in English Poetry. 1 copie.  
Introduction to English Composition. 1 copie.  
Introduction to English Grammar. 1 copie.  
English Grammar and Composition. 1 copie.  
Exercises on Etymology. 2 copies.  
Algebra : Theoretical and Practical. 1 copie.  
Solid and Spherical Geometry and Conic Sections. 2 copies.  
Mathematical Tables. 2 copies.  
Natural Philosophy. En 2 vols.  
The Economic and Comprehensive English Dictionary. Par Arnold D. Cooley. 2 copies.  
Julius Cæsar ; Macbeth. 1 copie de chaque.  
Spelling-Book, première, deuxième et troisième parties. 2 copies de chaque.  
Chambers's Twopenny Copy-Books, 10 cahiers par série. 3 copies de chaque.

## ENSEIGNEMENT DE L'EXERCICE MILITAIRE DANS LES ÉCOLES NORMALES DU BAS-CANADA.

Il a plu à Son Excellence l'Administrateur du Gouvernement, par Ordre en Conseil en date du 20 courant, sanctionner le Règlement suivant du Conseil de l'Instruction Publique, concernant l'enseignement de l'exercice militaire dans les Ecoles Normales, ainsi que les résolutions du Conseil qui ont trait à cet enseignement.

## REGLEMENT concernant l'exercice militaire dans les Ecoles Normales.

Article premier.—L'exercice militaire fera, à l'avenir, partie du cours d'étude des élèves-maîtres dans les Ecoles Normales du Bas-Canada.

Article second.—Il sera donné au moins deux exercices par semaine, et pas plus de trois. Chaque exercice sera d'au moins trois quarts d'heure, et de pas plus d'une heure. Le temps sera pris, moitié sur le temps alloué à l'étude et moitié sur celui qui est alloué aux récréations dans le programme actuel de chaque école. Le temps alloué pour s'habiller et se déshabiller sera compris dans les limites ci-dessus.

Article troisième.—Les élèves-maîtres, à tour de rôle, exerceront les élèves de l'école-modèle. Il y aura deux exercices, d'une heure chaque, par semaine.

Article quatrième.—Les élèves-maîtres subiront l'examen sur cette matière comme sur les autres, le résultat en sera noté et il en sera tenu compte de la même manière pour la collation des diplômes.

Article cinquième.—L'exercice militaire formera partie des matières obligatoires aux termes du règlement concernant le prix fondé par Son Altesse Royale le Prince de Galles.

Article sixième.—Les élèves-maîtres auront soin des habits, armes et accoutrements qui leur seront confiés : eux, leurs parents ou leurs tuteurs en seront responsables, et il en sera fait mention dans la demande d'admission.

Article septième.—Les infirmes et les élèves malades, sur certificat du médecin de l'école, seront exemptés du présent règlement.

Article huitième.—Le présent règlement ne sera applicable à l'Ecole Normale McGill que lorsqu'il y aura quinze élèves-maîtres, ou lorsque le Principal fera connaître au Surintendant de l'Éducation qu'il juge le nombre d'élèves-maîtres suffisant. Jusque là les élèves-maîtres continueront à s'exercer avec ceux de l'école modèle, comme par le passé.

Article neuvième.—Aucun des exercices requis par les articles précédents n'aura lieu moins d'une heure après le repas qui l'aura précédé.

Article dixième.—Le Surintendant de l'Éducation pourra exempter ceux des élèves-maitres munis de diplômes qui acceptent, sous le Département de la Milice, des charges incompatibles avec l'enseignement dans les écoles communes, des amendes et pénalités imposées par le règlement général des Ecoles Normales. Il devra lui être adressé une demande d'exemption dans chaque cas particulier.

Résolu, 1o. Qu'il serait à désirer, pour l'exécution du règlement passé ce jour concernant l'exercice militaire dans les Ecoles Normales, qu'un instructeur militaire fût accordé à chaque Ecole Normale par le Département de la Milice, ainsi que les mêmes armes, habits et accoutrements qui sont accordés aux élèves de l'Ecole Militaire, et cela sans aucun surcroît de dépenses pour ces institutions.

2o. Qu'il serait également à désirer qu'il fût accordé quelque avantage ou distinction, dans la milice, à ceux des élèves qui auront obtenu leur diplôme après avoir subi, avec avantage, l'examen prescrit par l'article quatre du règlement.

3o. Que le Secrétaire transmette à l'Exécutif copie des présentes résolutions en même temps que du règlement.

AVIS AUX COMMISSAIRES ET AUX SYNDICS D'ECOLE.

Les Commissaires et les Syndics d'école sont requis de transmettre à ce département, et ils y sont liés par leur devoir, les noms de toutes les personnes élues par les contribuables à quelque charge ayant trait aux écoles, sans considérer si elles ont été élues dans le mois de juillet ou dans tout autre temps. Cette information, qui doit être ainsi donnée, étant indispensable, la part de subvention qui revient aux municipalités sera retenue à celles qui ne s'y conformeront pas.

AVIS AUX INSTITUTEURS.

Les signatures des instituteurs apposées à leurs rapports semi-annuels doivent correspondre avec leurs noms et prénoms tels que donnés par eux au Secrétaire du Bureau des Examineurs dont ils ont obtenu leur diplôme, afin que les municipalités où ils sont engagés ne subissent aucun retard dans la réception de leur part de subvention.

INSTITUTRICES DEMANDÉES.

On a besoin à Henriville, Comté d'Iberville, de trois Institutrices dont une pour enseigner l'anglais et les deux autres pour enseigner le français seulement. Les salaires offerts sont de \$140 à \$160.

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

MONTRÉAL (BAS-CANADA), DÉCEMBRE 1866.

Décision Judiciaire.

En publiant le sommaire du jugement rendu, le 27 novembre dernier, par Son Honneur le Juge Pollette, sur le Banc judiciaire de la Cour Supérieure d'Arthabaska, *in re* P. N. Pacaud, écrivain, nous nous permettrons d'attirer un peu particulièrement l'attention de nos lecteurs sur le 2ème point, à savoir, "qu'une assemblée est légalement présidée par un des plus anciens commissaires d'école en exercice, et que l'exercice de tel commissaire ne cesse d'exister que lorsqu'il est légalement remplacé. Cette décision fournit maintenant un précédent qui élucide parfaitement la section 34, § 2 du Ch. 15 des Statuts Refondus, dont l'interprétation a créé des embarras et des difficultés en plus d'une municipalité.

"Jugé: 1o Que le requérant, qui a voté à une élection d'un commissaire d'école, ne peut attaquer la légalité de la présidence à telle élection. 2o Qu'une telle assemblée est légalement présidée par un des plus anciens commissaires d'école en exercice, et que l'exercice de tel commissaire ne cesse d'exister que lorsqu'il est légalement remplacé au désir de la section 34, § 2 du ch. 15 des

S. R. B. C. 3o Qu'une telle élection ne sera pas déclarée nulle à moins qu'il ne soit allégué et prouvé qu'il n'y ait eu fraude tant dans la votation que dans les autres procédés. 4o Que le requérant ne peut, au moyen de réponses spéciales, alléguer des faits qu'il n'a pas allégués dans sa requête. 5o Qu'enfin, il n'y a pas lieu de s'occuper de la majorité des votes donnés en faveur du candidat élu, lorsque le requérant ne demande pas à être déclaré légalement élu.

Bulletin des Publications et des Réimpressions les plus récentes.

CANADA.

LA REVUE CANADIENNE: Dans notre état de société, où les travaux littéraires sont si peu rémunérés, si peu récompensés, soit par du métal, soit par des suffrages, nous ne pouvons nous lasser d'admirer les articles de tout genre dont la *Revue Canadienne* gratifie ses lecteurs chaque mois. Au mois de novembre dernier, par exemple, elle avait la suite de *Québec à Mexico*, par M. Faucher de St. Maurice, qui, nous le voyons bien, ne cessera d'être charmant pour ses lecteurs qu'après avoir fini son récit (nous savons, du reste, qu'il saura se rattraper sur ses amis); puis un entretien sur Naples, par le Rév. J. S. Raymond, dont le style classique, pur, élevé, et la science profonde, auraient un droit d'entrée dans les premières revues de France; puis la *Véga* et l'*Alhambra*, par M. Rodrigue Masson, qui n'a publié cet extrait de son voyage si tardivement, que pour nous faire regretter qu'il n'ait pas écrit plus tôt, et nous faire craindre qu'il n'écrive pas davantage; puis un écrit de M. Hector Berthelot, qui montre beaucoup d'art contre l'art; puis une poésie de M. Sulte, qui nous fait désirer d'être né poète en dépit du portrait qu'en fait Horace, *patet crinosi*; puis une autre de M. Eustache Prud'homme, qui essaie un talent heureux; puis des travaux de MM. de Bellefeuille, Royal et Lesage, qui, tous trois, ont fait leurs preuves de haut talent et d'érudition. Ma foi, c'en est à peupler le Parnasse d'un seul coup.

L'ECHO DE LA FRANCE: Cette revue vient d'accomplir sa première année d'existence. Dans ce court espace de temps, elle a pris une large part dans l'estime des gens de lettres, non-seulement du Canada, mais d'une grande partie des Etats-Unis. Des éloges et des félicitations arrivent de tous côtés à l'adresse de M. Ricard, son habile et judicieux éditeur. C'est à qui lui ferait le plus de compliments, du *Home Journal* de New-York, du *Wide World* de Boston, du *New York Tablet*, du *Catholic Mirror* de Baltimore. Ne restons pas en arrière, lorsqu'il s'agit de féliciter un compatriote d'une idée heureuse que les étrangers admirent, et sachons lui accorder l'encouragement nécessaire pour la rendre fructueuse.

En fermant le troisième volume de cette précieuse revue, M. Ricard a écrit les lignes suivantes, qui témoignent des sentiments élevés qui l'animent dans l'exécution de son œuvre. En regard du nombre infini de publications immorales de tout genre qui circulent parmi nous, ces quelques mots sont dignes d'attention et aussi d'un peu de méditation:

"Lorsque nous avons commencé notre publication, nous n'avons pas entrepris un travail mercenaire qui exige sa rémunération au jour le jour. Nos motifs ont été plus dignes de la cause que nous avions embrassée; nous l'avons dit dans notre Prospectus, nous avons voulu nous rendre utiles à nos compatriotes en leur fournissant notre humble quote-part de dévouement, de veilles laborieuses et de désintéressement. Nous avons voulu apporter notre grain de sable à l'édifice religieux et social de la patrie, en contribuant à l'avancement moral du peuple, en répandant dans ses foyers le goût d'une belle et bonne littérature, et par là essayer de détruire l'influence pernicieuse de ces romans séduisants et dangereux qui inondent aujourd'hui la littérature française. Nous avons voulu, par la reproduction d'articles ou études conformes aux saines doctrines, réfuter ces principes insidieux et subversifs du philosophisme moderne; car notre choix est essentiellement dirigé sous des inspirations catholiques et intimement morales.

"Et nous avons cru que le journal était le meilleur moyen d'arriver à notre but, car le journal seul a le privilège d'atteindre toutes les classes. La modicité du prix, l'espoir de la nouveauté, la variété des articles et même leur peu d'étendue comparée à des ouvrages entiers sont autant d'attraits pour le plus grand nombre.

"Avons-nous déjà réussi?

"Réussirons-nous à l'avenir? Nous répondons sans hésitation: Oui, si nous avons le concours et l'encouragement de tous les hommes bien pensans.

"Dans cet espoir, nous continuerons notre travail avec une nouvelle

ardeur et nous répéterons avec confiance l'exergue que nous avons mis à la tête de ces remarques et que nous adoptons pour devise : *Ora et labora!* Oui, nous prions que le Tout-Puissant fasse fructifier notre œuvre, et nous travaillerons à accomplir l'humble tâche que la patrie a droit d'attendre du bon citoyen.

« *Avis important.*—L'encouragement que nous avons reçu pendant l'année qui vient de s'écouler nous engage à faire de grandes améliorations à notre publication. Ainsi à l'avenir l'*Echo de la France* ne sera publié qu'une fois par mois et contiendra de 100 à 150 pages par livraison. Il sera imprimé sur une seule colonne et sur une meilleure qualité de papier, avec couvert imprimé à peu près dans le genre de la présente livraison, à l'exception du papier et des deux colonnes.

Notre deuxième année commencera au 1er janvier 1867, et elle comprendra deux volumes d'environ 1,600 pages. Les abonnements ne seront pas pour moins de 6 mois et commenceront au 1er janvier et 1er juillet de chaque année.

Nous voulons faire de notre Revue une Revue de première classe, l'égalée des Revues européennes, sil est possible, et à un prix beaucoup plus modique. Ainsi on pourra se procurer notre Revue pour \$2.50 par an (en souscrivant pour 2 ans), tandis que les principales Revues d'Europe ne nous coûtent pas moins de \$12 à \$16 par an chaque.

HISTOIRE DES ABÉNAKIS, par M. l'abbé J. A. Maurault; 1 vol. in-octavo, x-640 pages: prix \$1.50.

Les peuplades sauvages qui ont occupé jadis le sol de l'Amérique-Septentrionale, qui furent les maîtres, ici comme aux États-Unis, comme dans les régions du Nord et de l'Ouest, disparaissent insensiblement. Que reste-t-il des Iroquois, des Algonquins, des Hurons, des Abénakis, et de tant d'autres dont les noms, même comme peuples, sont déjà oubliés? Pour les premiers vous les trouverez au Sault Saint-Louis, et vous vous écrierez en leur présence, comme le voyageur qui visite la patrie de Thémistocle: "Est-ce bien là le peuple d'Athènes? Allez ensuite au lac des Deux-Montagnes et vous y rencontrerez une poignée d'Algonquins. C'est là tout ce qui reste de cette puissante tribu qui ne connaissait même pas les bornes de son empire. Ils sont réduits aux limites d'un petit village attaché aux flancs d'une montagne comme un nid d'hirondelle au pan d'un mur. A Lorette, on vous montrera le tombeau du dernier Huron. Bienheureux fut-il encore celui-là, que notre historien national, qui a été, en même temps, un de nos meilleurs poètes, ait jeté dans une hymne admirable son nom et sa dernière plainte aux échos de la renommée. En se reposant sur cette pierre tombale la poésie l'a sauvée à jamais de la ruine et de l'oubli. Et les Abénakis? "En l'an 1700, dit quelque part M. Maurault, la population des Abénakis du Canada était de 1500 âmes; depuis cette époque, il en arriva 500 de l'Acadie, ce qui porta cette population à environ 2000 âmes.

"En 1760, il n'y avait à St. François que 700 sauvages et 300 à Bécancourt. Ainsi dans l'espace de soixante ans la population des Abénakis du Canada avait diminué d'à peu près 1000 âmes." "Depuis 1760 leur population a toujours diminué graduellement. Aujourd'hui, on ne compte qu'une cinquantaine de Sauvages à Bécancourt et un peu plus de trois cents à St. François. Si cette population continue à diminuer dans la même proportion, il est probable que dans cinquante ans, les Abénakis auront disparu du Canada."

Ainsi l'on peut voir qu'en publiant cette histoire, l'auteur élève un monument funèbre sur la tombe d'une nation. Il accomplit en cela un devoir de réparation et de reconnaissance envers les Abénakis, au nom de la France et du Canada. Car, pendant plus d'un siècle, ils ont été nos alliés fidèles, ils ont versé leur sang sur tous nos champs de batailles, ils ont protégé de leur corps le berceau de nos colonies, ils ont partagé nos sacrifices, nos misères, nos travaux et il n'y a peut-être pas une page glorieuse dans toute notre histoire où ils n'aient le droit d'inscrire leur nom. C'était bien le moins qu'un Canadien-Français publiât leurs mérites et rendit parmi nous leur souvenir immortel. Nul ne pouvait mieux que M. Maurault accomplir cette noble tâche. Aussi s'en est-il acquitté d'une manière qui lui a attiré les félicitations empressées de toute la presse du pays.

L'histoire des Abénakis, comme celle de toutes les tribus sauvages de l'Amérique, n'est qu'une longue suite de guerres. On ne les voit apparaître qu'au milieu du carnage, le tomahawk et le couteau à la main. A part cela, leur vie s'écoule dans une simplicité de mœurs toute primitive. Ce sont des peuples chasseurs qui n'ont de passions que l'amour et la haine. L'or, l'argent, les honneurs, le luxe, toutes les convoitises de la civilisation leur sont étrangères. Ils ne reconnaissent de valeur qu'à ce qui satisfait leurs appétits naturels. Quant au commandement et à l'autorité, ils ne les accordent qu'au mérite. L'intrigue, la cabale sont inconnues parmi eux. Ils ne font usage des roueries de la politique que vis-à-vis leurs voisins ou leurs ennemis, ils se gardent bien de se tromper eux-mêmes. Leur éducation se résume dans la science de l'art de la guerre et de la chasse.

Avec de pareilles conditions sociales, on conçoit que les faits et gestes d'un peuple fournissent un aliment peu varié à l'historien. Son travail est ingrat et fastidieux. Il faut qu'il se répète et que forcément plus d'une page ressemble à une autre page. Il n'a pas, comme celui qui écrit l'histoire de peuples civilisés, l'avantage de changer à chaque instant ses couleurs, de tracer de nouveaux tableaux, qui prêtent à ses récits l'intérêt de véritables romans. Pas d'empires, pas de villes, pas de monuments dans les déserts qu'habite le Sauvage. La terre même qu'il foule n'a pas de poussière pour garder l'empreinte de ses pas. Faudrait-il décrire pour la centième fois leurs forteresses de pieux debout, leurs wigwams, leur indolence en temps de paix, leurs cruautés en temps de guerre? Faudra-t-il révéler les fourberies de leurs jongleurs, faire connaître les épreuves imposées à leur courage, décrire leurs cérémonies funèbres revenant sur tous ces sujets épuisés par les annalistes, les historiens et les romanciers? M. Maurault sait éviter avec art ces lieux communs. Il n'y touche qu'en passant et qu'autant qu'il le faut pour l'intelligence de son livre. Il trouvera plutôt un sujet de digression dans l'héroïsme d'un missionnaire, dans la piété touchante d'un néophyte. Alors il écrit des pages avec le cœur d'un prêtre. Les plus purs sentiments de foi et de piété naissent sous sa plume, il prie, il adore, il aime son Dieu sans qu'il s'en doute, ses vertus y brillent malgré lui.

Ailleurs, ce sera Philippe, un grand chef abénakis, dans la puissance et la sagesse rappellent un Fabius, dont le courage domine toutes les infortunes et qui mourut accablé par le nombre et les armes à la main, surpris dans un marais comme Pompée.

Philippe était fils de Massasoit. Après la mort de son père, les Nibenets le choisirent pour leur grand chef. Il fut le plus remarquable de tous les sauvages de la Nouvelle-Angleterre. Il se distingua par son courage, son énergie et surtout par une incroyable activité. Comme son père, il fut l'ami intime des Anglais, et, comme il jouissait d'une grande influence auprès des sauvages, on peut dire que ce fut uniquement par sa protection que les colons anglais purent vivre en paix avec eux pendant vingt-sept ans.

En 1671, ce Chef se révolta contre les Anglais, et se déclara leur ennemi. Depuis long temps, il gémissait à la vue de toutes les injustices que l'on faisait aux sauvages. Il osa quelquefois donner à ses amis quelques avis à ce sujet, dans le but d'obtenir quelque amélioration à la pénible condition de ses frères; mais ces avis étaient toujours méprisés. Enfin, voyant que ces injustices augmentaient sans cesse, il abandonna ses amis, et se révolta contre eux.

Cette révolte fut comme un coup de foudre pour les Anglais. Ils se virent privés d'une puissante protection, et se trouvèrent en face d'un redoutable ennemi. La révolte de Philippe fut un véritable malheur pour les colonies; mais ce malheur n'arriva que par la faute des Anglais, car ce Chef ne fut porté à se révolter contre eux que par leurs imprudences et leurs injustices à l'égard des sauvages. C'est ce qu'avoue Bancroft (1).

Philippe parcourut toute la Nouvelle-Angleterre, et visita toutes les tribus sauvages, depuis la province de Sagadahock jusqu'au Connecticut. A son appel tous les sauvages se levèrent comme un seul homme contre leur ennemi commun. Mais il était trop tard pour le vaincre. Cet ennemi qui devait les détruire bientôt, avait grandi pendant vingt-sept années de paix, et était devenu plus fort qu'eux. Philippe, malgré sa grande habileté et son incroyable activité, ne put sauver sa nation; cependant, il se couvrit de gloire, et se fit un nom illustre.

En 1671, les Nibenets détruisirent plusieurs établissements, et tuèrent quelques Anglais. Le gouverneur de Boston demanda alors à Philippe de lui livrer ceux qui s'étaient rendus coupables de cet acte; celui-ci s'y refusa, prétendant que ces sauvages avaient usé de représailles contre leurs persécuteurs.

Pendant ce temps, Philippe réunissait des guerriers de toutes les tribus, et, au printemps de 1672, il se vit à la tête d'une armée de plus de 5,000 sauvages (2).

Alors il attaqua le village de Swanzy. Environ soixante-et-dix Anglais y furent tués, et le village fut livré aux flammes.

A cette nouvelle, le Gouvernement de Massachusetts envoya sept compagnies de troupes, sous le commandement des capitaines Henchman, Prentice et Church, au secours de la colonie de Mount-Hope. Les troupes arrivèrent à Swanzy le 28 juin; mais elles n'y rencontrèrent pas les sauvages: ils s'étaient retirés à Mount-Hope, après la destruction du village.

De Swanzy une compagnie de cavalerie fut envoyée, sous le commandement de Prentice, à la découverte des sauvages. Bientôt, cette compagnie fut attaquée et mise en déroute par un détachement des guerriers de Philippe. Une seconde compagnie, venue au secours de

(1) Bancroft. Hist. of the U. S. vol. 1. 423.426.

(2) H. Thrumbull. Hist. of the Indian Wars. 56.67

la première, eut le même sort. Près de 150 Anglais furent tués ou blessés dans cette rencontre (1).

Le 30, le major Savage, nommé commandant en chef de cette campagne, arriva à Swanzay, avec un renfort de troupes. Le lendemain, l'armée se mit en marche pour Mount-Hope.

Philippe, apprenant l'arrivée des Anglais, divisa ses guerriers en plusieurs bandes, puis se retira dans la forêt, où il attendit l'attaque de ses ennemis.

Le 4 juillet, Savage divisa ses troupes en quelques compagnies, et leur ordonna de s'avancer dans la forêt, en différentes directions, à la recherche de l'ennemi. Bientôt, les compagnies commandées par Church et Henschman rencontrèrent un parti de sauvages et l'attaquèrent. Il s'en suivit un rude combat, où les Anglais furent battus avec une perte de près de cinquante hommes. Comme une nouvelle compagnie arrivait au secours de celles qui venaient d'être mises en déroute, les sauvages s'éloignèrent dans la forêt.

Church, furieux de sa défaite, se précipita à la poursuite de l'ennemi. Les sauvages, s'apercevant de cette poursuite, se couchent ventre à terre, et demeurent dans cette position jusqu'à ce que les troupes ne soient qu'à quelques pas d'eux. Alors, il se lèvent avec la rapidité de l'éclair, lancent une nuée de flèches sur les Anglais, puis, armés de leurs couteaux et de leurs haches, se précipitent avec impétuosité sur eux, et en font un horrible carnage. Des trois compagnies anglaises qui furent engagées dans cette action, dix-sept hommes seulement purent s'échapper, parmi lesquels fut Church (2).

Les colonies furent grandement alarmées par ces défaites et, surtout, par les rapides succès de Philippe. Deux mois après, pendant que l'assemblée générale était en session, délibérant sur les moyens à prendre pour arrêter les hostilités de ce terrible ennemi, on apprit qu'il avait attaqué Brookfield, distant d'environ soixante-et-cinq milles de Boston. Alors dix compagnies furent envoyées au secours de ce village, sous le commandement du major Willard.

Philippe avait tué tous les habitants de Brookfield ; ceux qui restaient s'étaient retirés dans une maison, et ils étaient sur le point de se rendre lorsque Willard y arriva. Alors, il s'engagea entre les troupes et les sauvages un terrible combat, qui dura la plus grande partie du jour. Beaucoup d'Anglais tombèrent, et plus de 500 sauvages furent tués ou blessés. Philippe fut forcé de prendre la fuite (3).

Le gouverneur de Boston, apprenant le sort des malheureux habitants de Brookfield, envoya à Willard un renfort de trois compagnies de cavalerie, avec un ordre de se joindre à trois autres du Connecticut, et de marcher à la poursuite des sauvages.

Pendant ce temps, Willard, informé qu'une partie de l'armée de Philippe s'était retirée à Hatfield, envoya à sa poursuite deux compagnies, commandées par Lathrop. Lorsque ces troupes furent arrivées à environ trois milles de Hatfield, les sauvages, au nombre de plus de 1,000, tombèrent sur elles avec impétuosité, et les massacrèrent impitoyablement. Trois hommes seulement de ces deux compagnies purent s'échapper (4).

Dans le mois d'octobre, Philippe détruisit et pilla Springfield, après en avoir tué tous les habitants, puis il se retira à Mount-Hope, pour ses quartiers d'hiver, avec plus de 4,000 guerriers.

Cependant, les colonies décidèrent d'aller attaquer leur ennemi dans son campement d'hiver, pendant qu'il ne s'y attendait pas. Une armée de 1,100 hommes fut levée dans ce but, et placée sous le commandement du major Winslow. Cette armée, à laquelle se joignit un fort parti de Mohicans, se mit en marche vers Mount-Hope le 7 décembre.

Les Anglais arrivèrent pendant la nuit au camp de Philippe, et se précipitèrent avec fureur sur les sauvages. Ceux-ci, attaqués à l'improviste, ne purent se défendre ; environ 4,000 de ces sauvages furent impitoyablement massacrés. Philippe put s'échapper avec environ 200 de ses guerriers (5). Beaucoup d'Anglais furent tués ou blessés.

En revenant de cette expédition, l'armée anglaise souffrit tellement du froid que tous ses blessés et un grand nombre d'autres moururent.

(1) Le premier Gill qui soit venu en Amérique (l'ancêtre des Gill de Saint-François et de Saint-Thomas de Pierreville) prit part à cette action. Il était alors caporal dans la compagnie du capitaine Prentice. Au fort de la mêlée, il reçut une balle au côté, mais il n'en fut pas blessé : cette balle s'arrêta sur du papier très fort qu'il avait eu la précaution de mettre sous sa capote. (Church's Indian Wars, edited by Drake. 1839).

(2) H. Thrumbull. Hist. of the Indian Wars. 68.

(3) H. Thrumbull. Hist. of the Indian Wars. 69.

(4) H. Thrumbull. History of the Indian Wars. 70. Hubbard's Indian Wars. 188.

(5) H. Thrumbull. Hist. of the Indian Wars. 73.

Les Anglais perdirent dans cette campagne au delà de 800 hommes, y compris un grand nombre de Mohicans.

Cependant, le major Willard voyagea pendant tout l'hiver à la recherche des ennemis, tua beaucoup de sauvages, fit un grand nombre de prisonniers, et détruisit environ 3,000 wigwams (1). Dans cette campagne, il acheva presque l'œuvre de la destruction des deux grandes tribus des Naragansets et des Nibenets.

Ces échecs furent de terribles coups pour Philippe. Cependant, son courage ne l'abandonna pas. Dès le retour du printemps, 1673, il recueillit les restes de ses infortunées tribus, et se retira dans les forêts afin d'éloigner ses frères de leurs persécuteurs.

Cependant, il ne resta pas longtemps dans l'inaction. Bientôt, il commença à voyager dans la Nouvelle-Angleterre, dans le but de réunir une seconde armée de sauvages. Mais une grande famine, qui s'éleva alors parmi eux et qui régna pendant plusieurs années, le força de reculer pendant cinq ans l'exécution de ses projets de vengeance contre les Anglais.

Enfin, à force d'activité et de ruses, il réussit dans sa difficile et dangereuse entreprise, et, à la fin de l'année 1677, il avait sous son commandement une armée de près de 5,000 guerriers. Cette armée était composée de Massajosets, de Pekuanokets, de Patsukets et des restes des autres tribus.

Il résolut d'attaquer ses ennemis dès le commencement de l'année 1678, et partagea son armée en plusieurs détachements, afin d'assaillir à la fois différents établissements anglais.

Le 10 février, Lancaster fut assailli par l'un de ces détachements, et un grand nombre d'habitants y périrent. Le 21, douze Anglais furent tués à Medfield.

Alors deux compagnies furent envoyées, sous le commandement du capitaine Pierce, pour détruire ces sauvages ; mais ceux-ci, au nombre de 500 à 600, tombèrent avec fureur sur ses troupes et les détruisirent entièrement : cinq Anglais seulement purent s'échapper. Près de 100 sauvages tombèrent dans cette rencontre (2).

Le 25 mars, un parti de sauvages attaqua et détruisit Weymouth et Warwick, et massacra la plupart des habitants. Le 10 avril, un autre parti détruisit et pilla Rohebeth et Providence.

Le 1er mai, les Anglais envoyèrent une compagnie et 150 Mohicans, sous le commandement du capitaine Lennison, à la poursuite de ces sauvages. Les troupes rejoignirent les ennemis près de Groton, et les attaquèrent à l'improviste. Ce parti de sauvages, de plus de 500, fut complètement détruit (3).

Le 23, trois compagnies et 100 Mohicans attaquèrent, sur la rivière Connecticut, un autre parti de sauvages, qui fut aussi détruit (4).

Dans le même temps, les habitants de New-London, Norwick et Stonington, ayant pris les armes, détruisirent, dans trois expéditions, près de 1,000 sauvages (5).

Le gouverneur de Boston, étant informé qu'un parti de 500 à 600 sauvages était caché près de Lancaster pour attaquer ce village, envoya, dans le mois de juillet, trois compagnies de cavalerie, pour défendre cette place. Les troupes y furent battues ; mais près de 150 sauvages furent tués ou blessés (6).

Le 15 du même mois, un engagement eut lieu près de Groton entre une compagnie de cavalerie et 300 sauvages. Cette compagnie fut détruite, et plus de cent sauvages furent tués (7).

Le 12 août, un parti de sauvages attaqua Westfield et massacra beaucoup d'habitants. Le 17, un autre parti attaqua Northampton ; mais il fut repoussé avec une grande perte par les troupes qui y stationnaient.

Une compagnie fut envoyée, le 9 septembre, pour repousser 200 sauvages, qui étaient près de Sudbury. Les troupes arrivèrent pendant la nuit au campement des sauvages. Ceux-ci dansaient autour d'un grand feu ; se croyant alors cernés par un grand nombre d'Anglais et se pensant perdus, ils se précipitèrent dans les flammes et y périrent tous (8).

Le 25, un parti de 600 à 700 sauvages attaqua Malborough. Trois compagnies, envoyées pour la défense de cette place, furent complètement détruites ; mais les sauvages, ayant perdu plus de 300 guerriers, se retirèrent (9).

(1) Hubbard's Indian Wars. 195.

(2) H. Thrumbull. Hist. of the Indian Wars. 75, 76.

(3) H. Thrumbull. Hist. of the Indian Wars. 76.

(4) Idem. 77.

(5) H. Thrumbull. Hist. of Indian Wars. 77.

(6) Idem. 78.

(7) Idem. 79.

(8) H. Thrumbull. Hist. of the Indian Wars. 80.

(9) Idem. 81.

Philippe, voyant qu'il avait perdu près de 3,000 hommes depuis le 15 février et que ses guerriers étaient épuisés de fatigue, reconnut qu'il lui était impossible de continuer plus longtemps cette rude campagne. Il interrompit donc ses hostilités, et alla prendre ses quartiers d'hiver.

Cependant, les Patsukets de la rivière Merrimack, voulant venger la mort de tant de frères, reprirent les armes à l'automne, et ravagèrent les établissements de la nouvelle colonie du New-Hampshire. Ils détruisirent, dans le cours de novembre, plusieurs villages, et massacrèrent un grand nombre de colons.

Le gouverneur de Boston envoya le 12 décembre, quatre compagnies de cavalerie pour détruire ces ennemis. Le 26, les troupes rencontrèrent sur la rivière Merrimack un parti considérable de sauvages qu'elles détruisirent complètement. Quelques jours après, un détachement de troupes tua environ 100 sauvages près de Amherst.

Dans le mois de janvier 1679, un parti de 500 à 600 sauvages fut attaqué pendant la nuit à l'improviste, et fut entièrement détruit. Les troupes firent plusieurs autres rencontres, où elles massacrèrent un grand nombre de sauvages, puis elles retournèrent à Boston dans le mois de février.

Les Anglais détruisirent dans cette expédition la tribu des Patsukets ; mais ils perdirent plus de la moitié de leurs quatre compagnies (1).

Les restes de cette malheureuse tribu se dispersèrent. Quelques centaines de sauvages se retirèrent vers le roi Philippe, d'autres émigrèrent vers l'Ouest, sur la rivière Hudson, et quelques-uns se réfugièrent en Canada (2), où ils se joignirent bientôt aux Abénakis, qui furent aussi forcés d'y émigrer pour fuir les persécutions des Anglais. Ceux qui se retirèrent sur la rivière Hudson furent bientôt attaqués et détruits par les Iroquois (3).

Philippe, retiré dans son camp de Mount-Hope, gémissait sur les malheurs de ses infortunées tribus, lorsque la nouvelle de la destruction de celle des Patsukets vint augmenter sa douleur. Il comprit que sa cause était décidément perdue. Cependant, les quelques centaines de Patsukets qui s'étaient réfugiés auprès de lui ranimèrent un peu son courage, et il résolut de faire un dernier effort pour venger sa nation. Il recueillit soigneusement les restes de ses tribus, et, au printemps de 1679, il se trouva à la tête d'une armée de près de 3,000 guerriers.

Il savait bien que cette petite armée serait vaincue et détruite ; mais il voulait sacrifier sa vie et celle de ses braves guerriers pour venger la mort de tant d'infortunés frères par celle d'un grand nombre d'Anglais.

Comme l'année précédente, il partagea ses troupes en plusieurs détachements, afin d'attaquer ses ennemis en différents endroits.

Vers le 20 mars, les sauvages firent plusieurs prisonniers près de Swanzy. Philippe, pour se moquer des Anglais, leur envoya l'un de ces prisonniers, après lui avoir fait couper le nez et les oreilles.

Le 22, un nègre prisonnier chez les sauvages s'étant échappé, alla informer les Anglais que les sauvages avaient formé le projet d'attaquer Taunton et les villages voisins, que Philippe était campé près de Worcester avec 1,000 guerriers, que la plupart de ces sauvages étaient armés de mousquets, et que, quelques jours avant son évaison, un parti de sauvages était arrivé avec plusieurs prisonniers anglais et un grand nombre de chevelures.

Alors le gouverneur de Boston envoya trois compagnies de cavalerie pour la défense de Taunton. Ces troupes ne rencontrèrent pas les sauvages, car ils s'étaient éloignés à la nouvelle de l'approche des Anglais.

La colonie du Connecticut leva trois compagnies de cavalerie, et les envoya vers l'Ouest, sous le commandement du major Talcott, pour repousser les sauvages qui y causaient des dommages considérables. Le 11 Avril, Talcott rencontra un parti de 400 à 500 sauvages, qu'il attaqua à l'improviste et qu'il détruisit entièrement. Il voyagea pendant plus de quatre mois, exterminant tous les sauvages qu'il rencontrait (4).

Le 27 août, il arriva à Hadley, assez tôt pour sauver cette ville d'une entière destruction. Un parti d'environ 500 étaient sur le point d'attaquer cette place. Les habitants de la ville, encouragés par ce secours inattendu, se joignirent aux troupes. Le combat qui s'engagea alors fut long et sanglant, et la victoire fut longtemps contestée. Les sauvages eussent certainement battu les Anglais, n'eût été le feu continu de plusieurs pièces de canon, habilement dirigé sur eux par les gens de la ville, et qui faisait un terrible ravage dans leurs rangs.

Ayant perdu plus de la moitié de leurs guerriers, les sauvages furent forcés de céder et de prendre la fuite, après avoir fait éprouver une grande perte aux Anglais (1).

Le 3 septembre, Talcott recommença ses excursions avec un renfort de nouvelles troupes et un parti de 100 Mohicans, commandé par le chef Onéco (2). Le 5, il découvrit un parti de 300 à 400 sauvages, campé au pied d'une éminence. Il fit cerner ces sauvages, et les attaqua à la fois de toutes parts. Ceux-ci, quoiqu'attaqués à l'improviste, se défendirent courageusement, et firent essuyer à leurs ennemis des pertes considérables ; mais, accablés par le nombre, ils succombèrent, et furent tous massacrés, ou faits prisonniers, parce qu'il leur était impossible de fuir. Ce parti de sauvages était commandé par une sauvagesse, qui fit preuve d'un courage extraordinaire (3).

Dès que le combat fut terminé, les prisonniers furent mis à mort par les Mohicans, sur le champ de bataille même, et en présence des Anglais, qui parurent approuver les horribles supplices que l'on fit subir à ces malheureux (4).

Quelques jours après, tous les sauvages qui restaient encore dans les environs de Plymouth allèrent se constituer prisonniers. Le 15, le major Bradford en surprit 150 près de Pautuxet, et les fit prisonniers ; parmi eux, se trouvait la femme de Philippe. Le lendemain, il en attaqua 150, près de Bedham, et les défit complètement. Quelques jours après, plus de 200, pressés par la famine, se rendirent aux Anglais (5).

A cette date, la destruction des sauvages de la Nouvelle-Angleterre était complète. Mais la vengeance des Anglais n'était pas encore satisfaite. Il lui fallait de plus la tête de Philippe, qui jusqu'alors avait été insaisissable. On envoya des espions dans toutes les directions, pour découvrir l'endroit où il s'était réfugié. Enfin le gouverneur fut informé, le 20 octobre, qu'il était caché dans un marais, près de Mount-Hope, avec une centaine de ses guerriers.

Alors le capitaine Church fut envoyé, avec un détachement de troupes et un parti de Mohicans, pour détruire ce terrible ennemi. Church arriva, le 27, au lieu de la retraite de Philippe. Il fit cerner le marais, pour empêcher l'évasion de l'ennemi, et l'infortuné Chef fut impitoyablement massacré avec ses guerriers. Sa tête fut apportée au gouverneur de Boston (6).

C'est ainsi que les Anglais assassinèrent lâchement celui qui, par sa seule influence, avait conservé pendant près de trente ans, les colonies de la Nouvelle-Angleterre. C'est ainsi qu'il fit périr le fils de Massasoit, qui leur avait rendu de si importants services, pendant dix-sept ans."

Tout le livre est parsemé d'anecdotes et de faits émouvants qui reposent à propos l'imagination et l'esprit du lecteur. Autrement on ne saurait parcourir sans se lasser cette succession incessante de guerres, de batailles, d'escarmouches, d'embuscades qui forment le fond de l'histoire des Abénakis depuis 1605 jusqu'en 1814.

L'auteur partage l'histoire connaissable des Abénakis en trois principales époques. Dans la première, il nous les représente comme un peuple naïf, simple et vrai, honorant la vertu et sachant l'apprécier, ne provoquant personne, mais plein de dignité, implacable et terrible pour les agresseurs qui osaient violer à leur endroit les principes de la raison et du droit naturel. Le Christianisme les a trouvés tout préparés à accepter ses sublimes enseignements dont la sagesse leur inspira la foi. On voit accourir ces pauvres sauvages au-devant du missionnaire, écouter avec admiration la vérité révélée, briser leurs faux dieux sans hésiter pour se prosterner devant la croix. Au milieu des infortunes et des fléaux qui les ont affligés, ils sont restés invariablement attachés à la religion catholique.

Alliés fidèles des Français, on les a vus combattre l'Angleterre sous le drapeau fleurdelysé, pendant un siècle et demi. Ils se trouvent à toutes nos grandes batailles, à la Monongahéla, à Carillon, à Ste. Foye, etc., et ils pleurèrent longtemps sur la séparation que le sort leur a imposée lors de la conquête. Le souvenir de la France se conserve encore aujourd'hui religieusement dans les traditions de la tribu.

Vainqueurs pendant si longtemps avec nous, ils avaient bien le droit de regretter les jours si glorieux des Frontenac, des Vaudreuil, des Montcalm, des Iberville et des Lévis.

(1) Bancroft. Hist. of the U. S. Vol. 1. 429, H. Thrumbull. Hist. of the Indian Wars. 87.

(2) De "Snogo," il se lève de courbé qu'il était.

(3) H. Thrumbull. Hist. of the Indian Wars. 88.

(4) Idem. 89.

(5) H. Thrumbull. Hist. of the Indian Wars. 88, 90.

(6) H. Thrumbull. Hist. of the Indian Wars. 92.

(1) H. Thrumbull. Hist. of the Indian Wars. 84, 80.

(2) Bancroft. Hist. of the U. S. Vol. 1. 421.

(3) H. Thrumbull. Hist. of the Indian Wars. 86.

(4) H. Thrumbull. Hist. of the Indian Wars. 86, 87.

Ils subirent néanmoins le joug avec la plus grande loyauté, et du reste, l'Angleterre les a traités avec générosité.

La seconde époque de leur histoire se rattache à l'existence des colonies naissantes de la Nouvelle-France et de la Nouvelle-Angleterre. Elle est remplie par des combats sanglants et acharnés. Ils défendent en même temps leur foi et leurs alliés, auxquels ils ont voué une amitié inaltérable. Leur courage, fortifié par ces deux nobles sentiments, en fait de véritables héros.

A la troisième époque, on les trouve sous la domination anglaise, vivant dans deux ou trois petits villages, plus décimés par la paix qu'ils ne le furent jamais par la guerre. La civilisation ardente, active et vigoureuse qui caractérise notre siècle les surprend dans leur inertie et les tue. Ceux qui en acceptent les bienfaits se détachent insensiblement du corps de la nation, pour se répandre, par alliance ou autrement, parmi nous. Leur sang s'extravase ou se mêle à celui des autres races. En reste-il une seule goutte qui ne soit pas altérée ? Nous en doutons. Quoiqu'il en soit, toutes ces grandes nations, les Iroquois, les Hurons, les Algonquins, les Abénakis, etc., dépendent à l'ombre de notre civilisation, et nous n'aurons plus bientôt au milieu de nous à montrer aux voyageurs étrangers que la place de leurs tombeaux. Longtemps après les premiers jours du printemps, on aperçoit çà et là, dans nos campagnes, des taches de neige, quelques lambeaux du manteau déchiré de l'hiver, mais, hélas ! on est sûr qu'on ne les verra pas longtemps. C'est bien là l'image de l'état et de la destinée de ces infortunées tribus.

**RAPPORT des Commissaires de l'Amérique Britannique du Nord sur le Commerce des Antilles, du Mexique et du Brésil :—Imprimé par ordre de l'Assemblée Législative. Ottawa, 1866.**

Les Commissaires nommés par les divers gouvernements des colonies anglaises de l'Amérique Septentrionale, à la suggestion du Conseil de Commerce Confédéré, après être traversés en Angleterre, et s'être abouchés avec le ministre des Colonies, pour aviser aux moyens de faciliter les relations commerciales des Antilles, du Brésil, du Mexique, avec les possessions anglaises de l'Amérique, se rendirent dans ces différentes contrées où ils trouvèrent les esprits bien disposés à accepter leurs propositions. De retour dans leur patrie respective, ils publièrent un rapport circonstancié de leurs observations. Ce rapport constitue un ouvrage considérable et rempli de renseignements importants sur la nature des relations que nous pourrions former avec les pays qu'ils ont visités, sur les productions du sol et de l'industrie dans ces divers pays, sur les richesses publiques et individuelles. C'est un livre précieux, au point de vue de l'économie politique, du commerce et de l'industrie. Il fournit une base sûre d'opérations aux Canadiens entreprenants qui iront à l'avenir chercher fortune dans les régions tropicales.

## FRANCE.

**LES ODEURS DE PARIS**, par M. Veuillot : Le grand succès du jour, non-seulement à Paris, mais dans le monde entier, c'est les *Odeurs de Paris*. Il faut avoir lu ce livre ou ne pas mettre le pied dans un salon. Car tout le monde en parle et ne parle guère que de cela, et tout le monde, chose étonnante ! en dit plus de bien que de mal. Il y en a tant qui guettent M. Veuillot à sa première chute, pour lui donner le *coup de pied de l'âne*, qu'en présence de l'admiration universelle, il est juste que nous nous inclinions, nous aussi, pour rendre hommage à ce grand écrivain, même avant d'avoir lu son livre. Nous nous fions, pour cela, au témoignage de ses ennemis. Tous ont baisé la main qui les fustige pourtant d'une façon impitoyable.

Il en a dit tant et plus, à M. Jourdan, à M. Renan et à d'autres du même calibre et les rieurs sont restés de son côté. M. Renan néanmoins s'est ménagé une revanche, mais on sait que d'ordinaire il n'est guère heureux en fait de polémique littéraire, pas plus qu'en philologie et en linguistique. Nous connaissons tel de nos missionnaires canadiens, qui ne se nomme pas, mais bien connu, qui lui en a donné à garder pour longtemps, sur ce dernier chapitre. Cette fois encore, il nous semble être tombé en de mauvaises mains.

*Les Odeurs de Paris* viennent bien après le *Parfum de Rome*. C'est le spectacle ancien mais toujours nouveau des œuvres de la *Cité du monde* mises en regard de celles de la *Cité de Dieu*, thème emprunté aux Pères de l'Église, mais rajeuni et mis à la portée d'un siècle léger et superficiel.

Encore une fois, le succès de ce livre est prodigieux. On ne suffit pas plus à le traduire qu'à l'imprimer. L'éditeur en crèvera à la peine... ou à la joie... Tous les romanciers s'en mordent les pouces de dépit. Puissent-ils se les mordre assez pour être forcés à quitter la plume.

## Petite Revue Mensuelle.

Un journaliste n'est qu'un demi-journaliste, à l'heure qu'il est, s'il n'est en même temps un demi-prophète. Ce n'est pas tout de dire ce qui se passe, il faut prévoir ce qui doit arriver. On se trompe souvent à ce métier-là ; les méprises ne sont pas rares, les cassecous non plus, mais on ne brise pas sa plume pour si peu. La Providence nous dément-elle à propos d'un fait prédit, on convient de son erreur pour se rattraper de suite sur un autre, et alors c'est le lieu de s'exalter quand on a pu mettre la main sur le vérité à ce jeu de colin-maillard. Rien n'est plus curieux à lire aujourd'hui, par exemple, que les articles des revues politiques de l'Europe, qui ont rapport au Mexique. Pendant que Maximilien remonte énergiquement sur son trône, que les premiers citoyens l'appuient de leur fortune et de leurs bras, et qu'il fait reculer l'anarchie par son attitude, de l'autre côté de l'Atlantique, on s'attend d'un instant à l'autre à son retour. Le navire qui porte le César déchu et son infortune doit être en mer. On s'étonne même de son retard, et des hypothèses et des conjectures de tout genre remplissent les journaux à son endroit. Il faudra beaucoup d'encre pour effacer tout ce qu'on en a écrit. Cependant, messieurs les journalistes n'en seront pas plus vexés pour cela. Bien au contraire, car ils trouveront moyen dans leur déception de nous servir un nouveau plat en réchauffant l'ancien en changeant seulement la sauce. Au surplus, il leur est bon, à eux, que Maximilien reste au Mexique, car ce prince sera bientôt le seul lien qui rattachera ce malheureux Empire à l'Europe, et qui soutiendra l'intérêt qu'on lui porte aujourd'hui et qu'il doit à la France. La question du Mexique est une source inépuisable d'observations pour tous les écrivains, et ils seront reconnaissants à Maximilien de la leur avoir conservée.

Abattu par la maladie et par le malheur qui l'a frappé dans la personne qui lui est la plus chère, le jeune Empereur a paru faiblir un instant sous le fardeau de sa destinée ; mais il se relève maintenant plus ferme que jamais, et malgré que la France lui retire son assistance, il saisit vigoureusement les rênes de l'Etat bien décidé à tenter la fortune jusqu'au bout et à ne céder, s'il faut toutefois céder, qu'après de rudes combats.

Les troupes françaises sont décidément rappelées et elles seront toutes rapatriées avant le mois de mars prochain. Les nouvelles que Maximilien reçoit de son épouse ne sont pas de nature à relever son courage. On n'espère plus de rendre la raison à l'auguste malade. Le bonheur est banni à jamais de la charmante solitude de Miramar. Il y aura toujours un crêpe de deuil sur le riant château, qui restera comme un monument funèbre attestant la mort d'une brillante intelligence.

Pendant que les troupes françaises se préparent à quitter le Mexique, celles qui étaient préposées à la garde de Rome ont déjà abandonné la tâche qui semblait néanmoins leur avoir été dévolue par la Providence. Le Pape en faisant ses adieux aux officiers du 85<sup>e</sup> régiment, à leur départ, leur a dit :

« Votre drapeau a laissé la France pour rétablir le Saint-Siège ; ce drapeau maintenant reprend le chemin de la France, mais un grand nombre de consciences ne seront pas satisfaites. La révolution va s'avancer jusqu'aux portes de Rome. L'Italie n'est pas complète, dit-on, parce qu'il me reste ce morceau de territoire. Lorsqu'il me sera arraché, le drapeau de la révolution flottera sur la capitale de l'Italie. Je prie pour l'empereur et pour sa tranquillité, mais il doit aussi faire quelque chose.

« La France est la fille aînée de l'Église, mais il ne lui suffit pas de porter ce nom. Son droit pour le porter doit être appuyé sur des actes. »

On sent dans cette voix l'écho adouci d'une voix plus forte qui jadis n'appelait jamais en vain la France au devoir. Le Dieu des Croisés est toujours le même Dieu, mais les Français ne sont plus les dignes fils des preux, et en abandonnant Rome ils déchirent ignominieusement la plus belle page de leur histoire. Le Pape le leur dit avec délicatesse, avec miséricorde, avec pitié ; il parle moins pour lui que pour la France elle-même. Il n'a à cœur que le désir de lui faire conserver le mérite et l'honneur de l'accomplissement du plus noble devoir. Des utopistes, ces grands conciliateurs qui répandent volontiers des fleurs sous les pas de la révolution, sont d'opinion que le repos du représentant du Christ est désormais assuré et que l'Italie va lui laisser la pierre qui lui reste pour reposer sa tête. Rome réduite à de minces proportions territoriales ne sera plus qu'une enclave imperceptible dans le corps immense de l'Italie. A les entendre, les Italiens sont tout prêts à tomber à genoux sous la main du Pontife. Les fils de la révolution sont soudainement devenus les fils soumis de l'Église. Pie IX n'a plus rien à craindre de leur part. C'est bien à regret qu'ils ont parfois froissé de leurs pieds sa robe sacrée en marchant à leur but. Leur but, c'est l'unité de l'Italie, et maintenant qu'il est atteint, ils demandent qu'on leur pardonne.

Mais comment le Pape pourra-t-il se confier aux mains des sicaires de Mazzini et de Garibaldi ? Comment pourra-t-il se reposer sur la parole machiavélique d'un Ricasoli ? Comment pourra-t-il bénir ceux qui viennent, sous ses yeux, de porter des mains sacrilèges sur l'autel ? Comment pourra-t-il oublier en si peu de temps la révolution de '48, les injures et les assauts qu'on lui a fait subir alors ? Les chefs sont les mêmes, leurs hommes sont aussi les mêmes. Cherchez sous leurs chemises, à l'endroit du cœur, vous y trouverez un poignard. Qui sait, c'est peut-être le poignard dont on frappa Rossi sur le seuil de la porte du palais de la chancellerie. Eh ! ce sang est encore tout chaud sur les dalles. Pie IX oublierait-il tout cela ? Nous ne le croyons pas, car il est le premier à déclarer au monde entier que Rome est dans les fers.

L'impératrice Eugénie doit s'embarquer bientôt pour se rendre à la ville éternelle. Les escadres de l'Océan et de la Méditerranée accompagneront le yacht impérial jusqu'à Civitta-Vecchia. Va-t-elle, à l'instar de la femme de l'Évangile, répandre de riches parfums sur les pieds du Vicaire du Christ, ou bien, intermédiaire entre Rome et l'Italie, comme on paraît le laisser croire, essaiera-t-elle de concilier autant que faire se peut les intérêts opposés du Pape et de la révolution ? Est-ce un pèlerinage ? est-ce une mission diplomatique qu'elle accomplit ?

On annonce l'ouverture des chambres en France pour la mi-janvier. Deux rudes champions, Thiers et Jules Favre se proposent d'entrer en lice et s'occupent à préparer leur éloquente parole, à fourbir leurs armes. Les questions si intéressantes de la réforme de l'armée, de la retraite des soldats français du Mexique et de Rome, vont fournir des ressources immenses à leur talent oratoire, et permettre à leur esprit de prendre tout son essor.

Vers ce même temps on verra M. Bright, fortifié par l'appui du peuple des trois royaumes, venir demander au parlement anglais réuni de rendre efficace et réelle cette égalité qui doit exister au scrutin entre les citoyens du Royaume-Uni. Nul doute qu'à la faveur d'assemblées retentissantes dont les cris iront frapper les échos des salles de Westminster, le peuple anglais verra insérer un nouvel article dans sa charte, rétablissant dans sa dignité le citoyen opprimé et rasant constitutionnellement les *bourgs pourris*.

Le Comte de Bismark a saisi l'Allemagne et ne la lâche pas. La Saxe, qui croyait ne s'incliner que devant un protectorat, subit actuellement le joug sévère d'un conquérant. Un gouverneur a été nommé à Dresde, et c'est le roi de Prusse qui l'a choisi et nommé.

Sans promener nos regards plus longtemps sur la carte de l'Europe, nous pouvons dire que la paix y règne partout ;—hormis que l'on veuille faire un fait de guerre de la révolte candiotte qui se tord dans les dernières convulsions. Pour en venir là, il a fallu faire des ruines, tuer des hommes ; la paix, du reste, est la fille de la guerre ; il a fallu changer la carte de l'Europe, briser plusieurs trônes, dépouiller des princes et en humilier d'autres, mais il n'en est pas moins vrai que, malgré qu'elle soit assise sur des débris, cette paix généreuse après laquelle tout le monde soupire étend sa bénigne influence sur tout le continent européen. C'est à la faveur des bienfaits qu'elle procure que s'élève, au Champ-de-Mars, l'immense palais de l'Exposition universelle, qui rivalise par l'étendue avec les palais de l'Empereur de la Chine. Nous reproduisons dans une autre colonne un article extrait d'une revue française qui donne une idée assez parfaite des proportions de cet édifice gigantesque. Cette Exposition est une fête pour le monde entier. On va s'y rendre de tous les coins du globe. Pour notre part, nous y serons honorablement représentés par les Honorables Chauveau, McGee et probablement aussi par les honorables délégués au sujet de la confédération, MM. Cartier, Langevin et Galt.

Il semble que ces derniers messieurs, en quittant le Canada, lui ont enlevé entièrement la vie politique. Les organes de tous les partis ont l'air d'avoir convenu d'un armistice. Le signal de la reprise des hostilités partira de Londres au moment où notre nouvelle constitution sera mise au jour, et les coups ne seront que plus rudes pour avoir été plus longtemps suspendus.

En attendant, nous suivons avec intérêt la relation du procès des envahisseurs féniens, à Sweetburg. Il y a eu de nouvelles condamnations à mort prononcées contre trois de ces bandits, qui ont subi leur sentence en riant. Ils semblent se reposer sur une force inconnue qui peut se jouer des échafauds et de notre justice. Les paroles de MM. McDonald et McGee, exprimant la certitude que ces sentences ne seraient pas exécutées, ont dû parvenir à leurs oreilles, ce qui, sans doute, contribue à leur donner une grande assurance. Roberts, leur chef, paraît tout chagrin de voir les choses ainsi tourner. N'écrivait-il pas au prêtre McMahon, à Toronto, "qu'il (McMahon) devait regretter beaucoup que, pour le succès de leur cause, il ne fût pas pendu ?" Les croyants de Jaggernat ne se consolent pas autrement lorsqu'ils n'ont pas eu le bonheur d'être écrasés sous les roues du char qui promène leur idole.

Il y a bien aussi ce pauvre Lamirande, tombé parmi nous inopinément, comme une pomme de discorde, dont le nom figure au haut de plus d'une colonne. . . . . de journal, qui paie un large tribut à la curiosité publique. Mais, hélas ! c'en est fait de lui, car il est entré, pour dix ans, dans la vie la plus privée possible, par suite d'une condamnation du tribunal de la Vienne. Il a eu, pour plaider sa cause, Me. Lachaud, avocat célèbre de France, qui lui a fait par là le dernier honneur qu'il recevra de longtemps et que nous ne lui souhaiterons jamais, du reste. Puisque nous en sommes aux gens de cet ordre, disons de suite que le lieutenant-colonel Brown, ex-employé du département de la milice canadienne, accusé de détournement de fonds pour une somme considérable, traqué de ville en ville, de pays en pays, par un fin et adroit limier canadien, vient d'être ramené du fond de la Prusse jusqu'en Angleterre. Il traverse en ce moment l'Océan pour venir, de par la justice de notre souveraine, rendre compte de ses actes aux prochaines assises criminelles de Montréal.

N'oublions pas, non plus, le malheureux Surratt, qui avait cru pouvoir enfouir son nom, trop retentissant, avec ceux de bien d'autres plus retentissants encore, dans les sables de l'Égypte, et qui s'est vu tiré de là pour subir, aux États-Unis, un procès qui se terminera peut-être comme celui de sa mère, par un martyre. On sait que ce jeune homme est inculpé dans le crime du meurtre de Lincoln. Il y a tout lieu de croire, cependant, qu'il mérite plus de pitié que de haine, et que, si on laisse à la jus-

tice un libre cours, il ne tombera pas un seul cheveu de sa tête, que l'on a pourtant achetée au poids de l'or.

Pendant, l'agitation qui règne en ce moment aux États-Unis, la surexcitation des passions politiques non encore assouviées par le triomphe et par des vengeances cruelles, ne sont pas de nature à le rassurer sur sa position et sur l'issue de son procès. Les *radicaux* sont tout-puissants et ils sont impitoyables. Ils menacent même le président Johnson, qui se fait le protecteur timide des droits du Sud, de le déposer et de lui passer sur le corps, pour achever d'étouffer ceux qu'ils persistent, en dépit de leur soumission, à considérer comme rebelles. Peu s'en est fallu qu'à l'ouverture du Congrès, actuellement siégeant, le message du président ne fût pas lu. Sur la proposition de M. Thaddeus Stevens, l'un des chefs *radicaux*, le droit de grâce, la suprême et sublime prérogative de l'autorité, fut enlevée au premier magistrat de la république par un vote de 111 voix contre 29.

Le message a été transmis au Congrès le trois de ce mois. Le *Courrier des États-Unis* le résume en ces quelques mots : "Le message de cette année peut être divisé en trois parties : dans la première, le président défend ses opinions sur la reconstruction et la politique intérieure ; la seconde est consacrée à une rapide revue des opérations des différents ministères et est à peu près insignifiante ; dans la troisième sont traitées les affaires étrangères ; c'est la partie à effet du message, celle qui, en étant parfaitement injuste et en frisant l'impertinence, est destinée à satisfaire la vanité du Congrès et du peuple américain."

Pas un mot au sujet de la mission de Sherman et de Campbell au Mexique ; mais on sait que ces messieurs, arrivés à la Vera Cruz le 29 novembre, refusèrent les politesses des autorités françaises qui leur offrirent une escorte pour se rendre à Mexico, et qu'après avoir conféré avec le consul des États-Unis, il disparurent mystérieusement, par une nuit sombre, remportant avec eux le secret de leur démarche. On pense généralement qu'ils étaient délégués pour recueillir l'héritage du Mexique en vertu de titres conférés à eux par le célèbre *Munro*, héritage qu'ils croyaient délaissé par la France et par Maximilien, et si grande fut leur surprise quand ils le virent encore occupé, qu'ils virèrent de bord sans désemparer.

La France n'est guère épargnée dans le message, et l'Angleterre encore moins. Nous ne souhaitons pas qu'une guerre surgisse entre ces deux puissances d'un côté et nos arrogants voisins de l'autre, car nous savons trop bien ce que nous aurions à en souffrir ; mais il nous semble qu'il est de la dignité d'un Etat de relever des injures et des bravades de cette espèce, et qu'on ne doit pas toujours attendre qu'un drapeau ou un pavillon soit traversé par un boulet pour y répondre par un autre. La dignité d'un peuple est sacrée. Les vexations, les envahissements entre nations ne préjudicient, le plus souvent, qu'à des individus, et cependant, de suite on se déclare la guerre pour de pareils faits. Une injure verbale, au contraire, s'adresse à toute une nation, et c'est une honte de la subir sans dégainer. Les nations doivent toujours rester chevaleresques, lors même que les individus ont cessé depuis longtemps de l'être, et jamais elles ne devraient souffrir qu'on leur jette le gant sans le relever.

Nous aimons à croire que l'Angleterre souffre ces violences pour nous épargner les horreurs d'une guerre dont nous fournirions en grande partie le théâtre. Et, de fait, c'est déjà bien assez que nous ayons eu à souffrir et à supporter les dures conséquences des menaces féniennes. Et nous n'en sommes pas encore à bout, peut-être.

Quoi qu'il advienne, cependant, nous entrons joyeusement dans la saison des fêtes. Le peuple canadien est plus riche cette année qu'il ne croyait d'abord, à voir l'aspect de la récolte, et il va s'en donner à cœur joie, durant le carnaval, comme dans le bon vieux temps.

Ces fêtes ont été troublées néanmoins tout récemment par la mort de deux de nos concitoyens, qui, à différents titres, ont rendu de grands services au pays, nous voulons parler de MM. Simon Valois et G. B. Faribault. Le premier, après avoir acquis laborieusement une fortune considérable, en a distrait une large part au bénéfice de la religion et de l'éducation. Grâce à ses libéralités, les Sœurs du St. Nom de Jésus et de Marie ont pu s'établir sur un emplacement considérable situé en face de sa demeure, au Pied-du-Courant. Là, elles possèdent une église, un pensionnat et un couvent, qui forment déjà un ensemble de constructions vastes et imposantes. Mais ce n'est pas à ces dépenses que M. Simon Valois a borné sa générosité ; il a contribué largement aussi à l'entretien et à l'avenir de la communauté ; enfin, en faveur des nombreux établissements que cette maison faisait dans les pays les plus lointains, sa générosité et sa charité se sont trouvées inépuisables (1). M. Valois est mort à l'âge avancé de 75 ans. Il était né à la Pointe-Claire en 1791.

Plus âgé que M. Valois de deux ans, M. Faribault a fourni une carrière plus agitée, plus brillante, et non moins féconde en œuvres généreuses. Après avoir étudié sous M. J. A. Panet, il fut admis au barreau de Québec en 1811, profession à laquelle il s'est néanmoins peu livré. En 1822, il entra au service de l'Assemblée Législative. En 1832, de traducteur français qu'il était, il passa au poste d'assistant-greffier, qu'il occupa jusqu'en 1855. Toute sa vie il s'est livré avec passion à des recherches archéologiques dont le pays a retiré de grands avantages. "Il a été l'un des fondateurs de la société historique de Québec et l'un de ses premiers bienfaiteurs. La société a voulu en perpétuer le souvenir,

(1) *Echo du Cabinet de Lecture Paroissial.*

“ en faisant suspendre dans la salle de ses séances son portrait, qui est une des meilleures peintures du genre de M. Faribault, notre excellent artiste, M. Théophile Hamel (1). ”

Presqu'aux mêmes dates, la France perdait trois hommes éminents, de Barante, Gavarni et Chauvin.

Amable-Guillaume-Prospère Baugière, baron de Barante, historien et publiciste français, membre de l'Institut, ancien pair de France, est né à Rioux (Puy de Dôme), le 10 juin 1782. Dès 1806 il était nommé auditeur au Conseil d'Etat. A la chute de l'Empire, il montra beaucoup de zèle pour la cause des Bourbons. Après la révolution de 1830, il soutint le gouvernement de Louis-Philippe. Au milieu de l'agitation de sa vie politique, il ne cessa jamais d'écrire, et ses œuvres littéraires et historiques sont très-considérables.

Auguste-Paul Chevalier Gavarni est né d'une famille pauvre. Il s'est élevé à la fortune et à la gloire par un talent incomparable comme dessinateur, talent qu'il a malheureusement prostitué plus d'une fois au succès des œuvres de Sue ou des Balzac.

Chauvin, de beaucoup inférieur aux deux autres, en renommée et en mérite, occupait néanmoins une belle position pour un jeune homme de 37 ans. Il était rédacteur en chef de la *Revue de l'Instruction Publique*, à Paris. On a remarqué plusieurs hommes éminents autour de sa tombe, et toute la presse rend justice à ses talents et à son indomptable énergie.

## NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

### BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

— Nos institutions littéraires sont malheureusement moins fréquentées qu'elles ne devraient l'être. Les jeunes gens étudient peu et ne sont pas curieux d'apprendre. Et pourtant de bien bonnes, de bien jolies, de bien charmantes et quelquefois de savantes lectures nous sont faites du haut de nos tribunes littéraires. Nous commençons aujourd'hui la publication de l'une de ces causeries, lue au Cabinet Paroissial le 12 de ce mois par le Rév. M. T. Provost. L'intérêt qui s'attache au fond du sujet auquel elle se rapporte, la *Colonisation*, nous en a fait faire le choix. S'il nous fallait considérer les beautés de style, les charmes de l'esprit, la finesse des observations et tous les autres genres de beautés relativement superficielles, nous n'en aurions pas laissé passer une seule sans la reproduire dans nos colonnes; mais nous visons à instruire le peuple avant que de lui plaire. Toujours heureux, cependant, sommes-nous lors que nous pouvons lui plaire en l'instruisant.

### BULLETIN DES ARTS.

Un jour du printemps dernier, si l'on passait au bord de la Seine, entre le Trocadero et le Champ de Mars, on croyait faire un rêve. Quel spectacle! D'un côté, une fourmière d'hommes, courbés, armés de pics, ouvrant des tranchées et rasant une montagne; de l'autre, le Champ de Mars, dont naguère un seul coup d'œil suffisait à embrasser toute la vaste arène, envahi par d'autres milliers de travailleurs, croissant, fouillant, nivelant, amoncelant les pierres, hissant les cordes, manœuvrant les machines, dressant une forêt de charpentes, et, à travers toute cette mêlée des brouttes, des tombereaux, des locomotives, se croisant, se hâtant, au milieu de rumeurs de toutes sortes, ordres, appels, cris transformés à distance en un sourd et puissant murmure, presque effrayant pour un étranger qui n'eût rien su du but d'une si grande agitation, et qui aurait pu se demander, en hésitant, s'il assistait, comme le pieux Enée, de classique mémoire, à la destruction ou à la fondation de quelque immense cité.

La grandeur de ce tableau s'est effacée depuis, peu à peu, à mesure que la montagne s'est abaissée et que le monument s'est élevé; dès à présent, il semble que le Trocadero n'a jamais existé et que toute cette construction colossale du palais de l'Exposition universelle de 1867 est sortie de terre comme par enchantement, sous la baguette d'une fée: on admire l'œuvre, on oublie ce qu'il y avait aussi d'admirable dans sa création. Nous avons pensé qu'il y avait quelque intérêt à conserver, ne fût-ce que par un faible trait, un souvenir de ces prodigieux travaux de la paix qui ont contrasté si vivement, pendant plusieurs mois, avec les collisions sanglantes du nord et du midi de l'Europe. Au reste, les chiffres seuls, pour quiconque sait réfléchir, laisseront un témoignage saisissant.

TRAVAUX.—Voici, par exemple, quelques nombres qui se rapportent uniquement à l'ensemble de l'édifice; ils sont empruntés au carnet même de l'ingénieur en chef, M. J.-B. Krantz:

- 350,000 mètres carrés de terrassements;
- 7 kilomètres d'égoûts;
- 5 kilomètres et demi de galeries d'aération;
- 50,000 mètres carrés de maçonneries de diverses natures;
- 13,000,000 de kilogrammes de fer et de tôle;
- 1,500,000 kilogrammes de fonte:

6 hectares de zinc pour couverture, et autant de verre à vitre.

(Nous omettons une foule d'autres ouvrages de détail.)

Total de la dépense brute, 11,200,000 francs.

Dépense nette, ou diminuée des prix de revente de matériaux, environ 10 millions de francs. C'est un chiffre moyen de 67 francs par mètre de surface couverte; prix modéré, après tout, si l'on songe aux dimensions des principales galeries.

Les études, faites dans le courant des mois de juillet et d'août 1865, avaient été approuvées par le comité des travaux, après de longues et minutieuses discussions. Les travaux, retardés par des difficultés de prise de possession du terrain, ouverts en octobre 1865, mais ralentis dans les mauvais jours de l'hiver, furent repris avec ardeur dès les premiers beaux jours. En somme, on a vu exécuter en moins de seize mois cette œuvre colossale qui eût jadis exigé tout au moins plusieurs années.

ASPECT GÉNÉRAL.—Le programme avait décrit à l'avance l'impression que devait produire l'ensemble; on peut dès aujourd'hui s'assurer qu'on a su y rester fidèle.

“ Le spectateur placé à l'entrée du pont d'Iéna, ou sur la place du Trocadero, apercevra d'abord le soubassement de 7m. 50 de haut formé par la marquise extérieure, et au dessus il verra apparaître les larges vitraux de la grande galerie.

“ Le tout sera surmonté par une toiture cintrée assez basse, que découperont de distance en distance les crêtes des arcs et les clochetons des piliers.

“ En face du pont d'Iéna se trouvera la grande entrée, reconnaissable à sa large marquise vitrée et aux trois grandes ouvertures laissées entre les piliers.

“ Sobrement décorée, cette entrée ne devra présenter que des effets de masse. Il serait inutile d'y rechercher des ornements de détail que l'édifice ne comporte pas.

“ L'aspect du monument ne variera pas sensiblement, quel que soit le point d'où on le voudra regarder. Partout la grande galerie couvrira tout le reste. C'est là le trait distinctif du parti auquel on s'est arrêté.

“ Comme construction, les points principalement remarquables sont: la grande galerie des machines, établie dans un système nouveau et sans tirants à l'intérieur; la galerie rayonnante de 15 mètres, ou vestibule faisant suite à l'entrée principale, et dans laquelle seront placés de larges vitraux colorés; enfin la marquise donnant sur le jardin intérieur.

“ Les galeries comprises dans l'enceinte intérieure présenteront un peu l'aspect des halles de chemin de fer; cependant leur grand développement, leurs formes courbes, les nombreuses colonnes qui les supportent, les persiennes en fer des lanterneaux, leur donneront une physionomie particulière et qu'on ne trouvera pas sans art.”

Sous la galerie des aliments est établie une voûte de 10 mètres de large, reposant sur de nombreux piliers en maçonnerie et faisant tout le tour de l'édifice. Construite en béton Coignet, elle constitue un véritable monolithe.

Sa destination est complexe: consacrée en partie aux caves des exposants, aux cuisines des restaurateurs, elle renfermera, en outre, dans une portion isolée, une réserve d'air frais qui, par un puissant réseau de galeries souterraines, devra se répandre dans le centre de l'édifice.

Ce système, très-hardi comme construction et nouveau comme disposition d'aération, ne sera pas vu du public et cependant mérite d'être connu.

DISTRIBUTION INTÉRIEURE.—La disposition générale des différentes parties de l'édifice divisées entre les exposants est peut-être ce qu'il y a de plus original dans ce nouveau palais: on s'accorde à la considérer comme la plus ingénieuse de toutes celles qui auraient été adoptées précédemment.

Le bâtiment présente à chacune de ses extrémités la forme d'un demi-cercle. Une portion droite de 110 mètres de longueur réunit les deux parties circulaires, et donne à l'ensemble l'aspect général d'une ellipse dont le grand axe aurait 380 mètres de longueur, et le petit 380. Ce dernier parallèle à la Seine.

Les diverses galeries établies pour recevoir les produits sont concentriques, et chacune d'elles fait le tour de l'édifice.

Ainsi, on rencontre d'abord, à partir de l'extérieur, une promenade couverte de 5 mètres de largeur, abritée par une marquise; puis la galerie destinée à recevoir les aliments à divers degrés de préparation, et les restaurateurs.

Vient ensuite la galerie principale, dite des machines, qui n'a pas moins de 35 mètres de large sur 35 de haut.

C'est de beaucoup, au point de vue de la construction, la partie la plus importante de l'édifice.

Quand on a traversé cette galerie, on rencontre, en se dirigeant vers l'intérieur du bâtiment, la galerie des matières extractives ou des minerais, celle des vêtements, du mobilier et de l'application des arts libéraux.

Toutes les galeries que nous venons d'indiquer sont construites en métal; mais à l'intérieur, pour recevoir les œuvres d'art et les produits précieux au point de vue de l'histoire du travail, deux galeries sont établies entre des enceintes en maçonnerie.

La dernière est bordée d'une marquise sous laquelle on peut circuler à l'abri autour du jardin intérieur qui forme le centre ou le noyau de l'édifice.

L'ensemble de cette construction présente une surface de 155,000

(1) G. B. Faribault, par H. R. Casgrain, Ptre.

mètres, dont 9,300 mètres sont consacrés aux promenades couvertes, 5,700 au jardin intérieur et 140,000 aux galeries.

Seize passages d'inégale largeur permettent d'aller de l'extérieur à l'intérieur de l'édifice en le traversant en son entier.

Cinq passages, de 5 mètres de largeur chacun, accompagnent les galeries circulaires et font comme elles le tour de l'édifice.

L'espace réservé pour ces divers passages n'est pas au-dessous de 31,600 mètres, et réduit à 108,400 mètres la surface consacrée aux expositions.

Le groupement méthodique des produits exposés se fait aisément au moyen de leur répartition par zones de même nature. Cette classification une fois comprise, on sait dans quelle partie de l'édifice on peut aller chercher chaque objet.

La séparation des espaces attribués aux diverses nations se fait suivant des rayons, de telle sorte que chaque nation, selon son importance industrielle, reçoit l'affectation spéciale d'une tranche plus ou moins épaisse comprise entre deux rayons et dans laquelle elle doit distribuer ses produits, en respectant la classification précédemment indiquée.

Grâce à ce système de divisions et de répartitions, les bâtiments de l'Exposition ne seront plus un de ces labyrinthes où l'on se désespérait souvent de tourner toujours sur soi-même et de ne jamais trouver ce que l'on ne cherchait pas. Il sera facile de reconnaître la provenance des produits exposés : le plan à la main, on ira directement à l'endroit que l'on voudra visiter, et l'on sortira de même sans s'être fatigué inutilement le corps et l'esprit. Il est vrai que ceux qui ont la prétention d'être capables de parcourir l'Exposition entière et de tout voir en un jour ne tireront pas un grand avantage de la peine qu'on s'est donnée cette fois pour épargner au public l'ennui de voir beaucoup plus de choses qu'on ne peut en regarder ; mais comment empêcher certains convives de goûter de tous les plats, au risque de se rendre malades ?

Voici, d'après les rapports publiés, la répartition des surfaces du palais entre les divers pays :

Mètres carr.	Mètres carr.
France ..... 64 056	Turquie ..... 1.296
Royaume-Uni ..... 23.002	Portugal ..... 1.134
Prusse, Autriche, Confédération, chacun ..... 7.528	Brésil ..... 972
Belgique ..... 7.249	Chine et Japon, Amérique méridionale, Afrique et Océanie, chacun ..... 810
Italie ..... 3.888	Danemark ..... 650
Etats-Unis ..... 3.346	Mexique et Amérique centrale..
Russie ..... 2.916	Perse et Asie centrale.....
Suisse ..... 2.416	Grèce, Roumanie, Etats romains, chacun ..... 648
Suède et Norvège..... 2,091	
Pays-Bas..... 1.998	
Espagne..... 1.994	

LES PLAISIRS.—L'INSTRUCTION.— Nous avons cru devoir nous borner, cette fois, aux détails arides, quoiqu'il ne manque pas dès à présent de descriptions séduisantes qui circulent et laissent entrevoir une mise en scène de cette nouvelle Exposition plus extraordinaire que tout ce qu'on a encore vu. Les imaginations, depuis un an, se donnent une libre et vaste carrière. On aura, dit-on, le spectacle d'habitants des terres les plus lointaines, de la Chine, du Japon, de l'Inde ou de la Nouvelle-Zélande, avec leurs costumes nationaux, près des produits de leur sol ou de leur industrie. "On ferait venir, dit un journal, des Kalmouks, avec leurs chevaux, du fond de la Tartarie, et des Lapons des régions polaires avec leurs rennes. Ce seraient des ouvriers anglais qui feraient aller les mulljennies anglaises, des jeunes filles du canton d'Argovie, en costume argovien, qui feraient marcher les machines des manufactures de leur pays."

Au dehors, tous les divertissements, tous les jeux dramatiques de l'univers, saynètes des Espagnols, drames de Shakspeare, de Goethe ou de Schiller, fantaisies du Céléste Empire, danses hiératiques des bayadères, pantomines italiennes, mystères bretons, rondes vertigineuses d'Afrique, se succéderaient, jour par jour, sur un théâtre immense. Dans les jardins, décorés des plus belles fleurs, des plus rares arbustes, de riches fontaines, les bosquets offriraient à la foule le repos, l'ombre, les breuvages les plus frais, les mets les plus exquis.

On ne tarit pas, on rivalise d'invention pour séduire, pour attirer à Paris, en 1867, des pèlerinages de la France et de tous les pays des cinq parties du monde. On calcule déjà que, s'ils n'intervient pas quelque guerre en Turquie ou ailleurs, on ne peut pas compter sur moins de dix millions de visiteurs, ce qui n'est, du reste, qu'environ trois millions de plus qu'à l'une des précédentes expositions de Paris et de Londres.

Rien de plus louable, sans doute, que tout ce qu'on pourra tenter pour appeler le plus grand nombre possible d'étrangers à cette grande fête pacifique. Il n'est plus besoin d'insister sur les avantages des expositions universelles : à cet égard, on a tout dit. Aucun moyen n'est plus puissant pour stimuler et accélérer, sur toute la surface du globe, les perfectionnements dans les arts qui contribuent à rendre plus heureuses les conditions matérielles de la vie humaine ; pour rapprocher les nations, les races ; pour leur faire comprendre de mieux en mieux qu'elles sont réellement sœurs, que leurs intérêts sont solidaires, que ce qui profite à l'une profite bientôt à toutes les autres, que la civilisation, en un mot, est un

patrimoine commun, qu'il faut et qu'on peut s'entraider au lieu de s'entre-détruire, que les antipathies nationales sont de méchantes absurdités, et que la guerre est un crime dont la responsabilité pèsera désormais uniquement sur les gouvernements qui entretiennent à dessein des idées de fausse gloire et ont l'affreux courage de préparer secrètement ou d'ordonner ouvertement des carnages de peuples pour la seule satisfaction de leur ambition et de leur égoïsme. Aujourd'hui il n'est personne qui n'ait le sentiment de ces vérités si simples. Louer les expositions internationales, c'est donc se répéter. Ce n'est plus que dans le détail qu'il y aurait à chercher s'il ne serait pas possible de rendre leur utilité encore plus réelle et plus efficace. Qu'il nous soit permis de noter, par exemple, un seul point. Les industriels viennent puiser aux expositions des enseignements qu'ils ne trouveraient aussi faciles et aussi complets nulle part ailleurs. Chacun d'eux apprend, dans le rapide espace d'un jour ou deux, où en est le progrès de sa profession chez tous les autres peuples ; il sait que c'est de ce degré qu'il doit partir désormais pour pousser son industrie plus loin, ou tout au moins il est averti que, s'il veut prospérer, il importe qu'il ne reste pas au-dessous du degré où il voit que l'on est parvenu. Ce service incontestable est, sans contredit, le premier de tous ceux que rendent les expositions. Mais plus particulièrement utiles aux industriels, elles ne sont cependant pas faites uniquement pour eux. Ce sont aussi de grands enseignements qu'on veut mettre à la portée de tous les citoyens. Or, il faut bien l'avouer, le profit que retirent la plupart des visiteurs qui ne sont pas initiés aux procédés de l'industrie n'est pas tout ce qu'on pourrait désirer. Il est même une vérité qu'il n'est pas nécessaire de dissimuler : ce n'est pas sans quelque effroi qu'on entre dans ces musées gigantesques, et il est trop certain qu'on en sort souvent plus étourdi qu'instruit, la tête pleine de bruit et lourde de fatigue plus que de science. Ce que le nouveau plan dont nous avons parlé d'ingénieux n'est un secours que dans un sens matériel : nous avons en vue ici l'intérêt intellectuel. N'y aurait-il pas quelque moyen de rendre moins laborieuse et plus féconde l'étude des progrès industriels à cette foule ignorante qu'on fait venir à grand bruit de tous les points du monde (et à cet égard les lettrés, les artistes, les érudits, les philosophes même sont de la foule) ? On s'arrête tour à tour devant des chefs-d'œuvre ; on se dit que ce sont là des choses bien admirables ; on voudrait les admirer, mais comment faire ? on ne les comprend pas. Que chacun de nous avoue, sans fausse honte, son insuffisance et sa perplexité ! Ça et là on rencontre des inscriptions sommaires, mais elles ne suffisent pas à donner la lumière nécessaire. Une description un peu ample, imprimée et placardée près de tous les objets qui ne s'expliquent pas d'eux-mêmes, serait avidement lue. Mais à notre gré, il faudrait encore quelque chose de plus attrayant et de plus vivant. Ne serait-il pas possible d'avoir recours à l'usage des *démonstrateurs*, qui jadis rendaient des services si réels au Muséum d'histoire naturelle et au Conservatoire des arts et métiers ? On n'aurait pas besoin d'hommes possédant beaucoup d'instruction ; ce serait assez de les mettre en état de répéter clairement les explications qu'on aurait confiées à leur mémoire. Que l'on songe à tout le bien que l'on pourrait faire ainsi à peu de frais ! Quelle occasion unique de verser dans un nombre considérable d'intelligences des notions variées sur les sciences appliquées, sur l'industrie, le commerce, l'agriculture, notions bien autrement saisissantes que celles qu'on puise dans les écoles et dans les livres ! Nul ne traverserait l'Exposition sans avoir acquis quelques connaissances nouvelles ; nul du moins ne pourrait avouer, sans se condamner lui-même, qu'il n'y a rien appris. Une exposition universelle est une sorte d'encyclopédie qui se déroule sous les yeux du public : mais la meilleure encyclopédie du monde n'est que du papier noirci, un grimoire dénué de sens, pour ceux qui ne savent pas la lire.

## ANNONCE.

### L'ARITHMÉTIQUE

DE

# MR. F. E. JUNEAU

EST EN VENTE

## CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

### DU PAYS.

# CALENDRIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE POUR 1866.

## JANVIER.

## FEVRIER.

## MARS.

## AVRIL.

Ce mois tire son nom du dieu Janus, auquel il était consacré.

Février, *Februarius*, du mot *Febris*, nom de sacrifices qui avait lieu dans ce mois, et trouvait à la fin de l'année, dans les premiers siècles de Rome, les dévénements le placèrent en Janvier.

Ainsi nommé parce que Romulus l'avait consacré au dieu Mars : ce mois était le premier de l'année romaine.

Avril, *Aprilis*, dérivé du mot *aperire*, ouvrir, parce que la terre, dans ce mois, semble s'ouvrir à de nouvelles productions.

JOURS.	EPHEMERIDES ET AGENDA.
Lundi	1 CIRCONCISION, fête d'obligation.
Mardi	2 RAPPORTS SEMESTRIELS DUS. Bolivar libérateur, 1814.
Merc.	3 Naissance de Cicéron, 101 avant J.-C.
Jeudi	4 Quarante-neuf ans de la conquête anglaise, 1690.
Vend.	5 (6) L'armée anglaise capitule à Cabot, 1542.
Samedi	6 EPIPHANIE, d'obligation.
Dim.	7 1er Dimanche après l'Épiphanie.
Lundi	8 Naissance de la Nouvelle-Orléans, sous Jackson, 1815.
Mardi	9 UNIVERSITE-LAVAL, commencement du 2ème terme.
Merc.	10 Sir Charles Bagot arrive au Canada, 1842.
Jeudi	11 Onze Canadiens condamnés à mort, à Montréal, 1839.
Vend.	12 Arrivée des premiers catholiques au Maryland, 1632.
Samedi	13 McKenzie évacue Navy-Island, 1838.
Dim.	14 2ème Dimanche après l'Épiphanie. St. Nom de Jésus.
Lundi	15 La Convention adopte le drapeau tricolore comme drapeau national, 1794.
Mardi	16 Le J. P. de la législature de la législature, 1817.
Merc.	17 Naissance de Franklin, 1706.
Jeudi	18 Émeute militaire à Madrid, 1835. Mort de Mgr. Denault, 1806.
Vend.	19 Occupation de l'Irlande, 1814.
Samedi	20 Prise de la flotte hollandaise, par des Hussards français, 1795.
Dim.	21 3ème Dimanche après l'Épiphanie.
Lundi	22 Traité de commerce entre la France et l'Angleterre, 1860.
Mardi	23 Mort du duc de Kent, 1830. Mort de William Pitt, 1806.
Merc.	24 Naissance du Châliens St. Joseph, 1834.
Jeudi	25 Proclamation de l'Académie Française, en faveur de la liberté de la presse, 1827.
Vend.	26 Conférence des Instituteurs de l'École Normale Jacques-Cartier.
Samedi	27 Conférence des Instituteurs de l'École Normale Laval.
Dim.	28 Septuagésime.
Lundi	29 Arrivée de Lord Elgin, 1847.
Mardi	30 Emancipation catholique, 1830.
Merc.	31 Le Cap Horn doublé, 1816.

JOURS.	EPHEMERIDES ET AGENDA.
Jeudi	1 Mort de Charlevoix, 1761.
Vend.	2 Occupation de Séville, 1810.
Samedi	3 L'indépendance de la Grèce reconnue, 1830.
Dim.	4 Scizélonis. Première dévotion de l'indépendance, 1469.
Lundi	5 Tremblement de terre général en Canada, 1663.
Mardi	6 REUNION DES BUREAUX D'EXAMINATEURS.
Merc.	7 Marie, reine d'Écosse, décapitée, 1567.
Jeudi	8 La royauté abolie en Angleterre, 1649.
Vend.	9 L'Hotel-Dieu fondé à Québec, 1637.
Samedi	10 Cession du Canada à l'Angleterre, 1763.
Dim.	11 Quinquagésime. Naissance de Washington, 1732.
Lundi	12 Lewis, arrêté à Prescott, est exécuté à Kingston, 1839.
Mardi	13 Révolution en Angleterre, 1688.
Merc.	14 LES CENDRES.
Jeudi	15 Commencement de la dette nationale en Angleterre, 1500.
Vend.	16 Hotel-Dieu fondé à Montréal, 1644.
Samedi	17 Les Russes défaits à Eupatoria, 1855.
Dim.	18 1er Dimanche du Carême.
Lundi	19 Naissance de Galiléa, le premier du pays.
Mardi	20 (21) Création du Conseil Supérieur, à Québec, dans ce mois, 1663.
Merc.	21 Jeanne, Quatre-Temps.
Jeudi	22 Napoléon s'échappe de l'île d'Elbe, 1815.
Vend.	23 Jeanne, Quatre-Temps.
Samedi	24 2ème Dimanche du Carême.
Dim.	25 Mort de Pilon, St. L., La Pointe, 1864.
Lundi	26 Sir J. Colborne, 1839.
Mardi	27 Le peuple de Paris se porte à Vincennes, 1791.

JOURS.	EPHEMERIDES ET AGENDA.
Jeudi	1 Congrès de Radstadt, 1793.
Vend.	2 Mort de Pothier, 1772.
Samedi	3 Inauguration des écoles normales Jacques-Cartier et McGill, 1857.
Dim.	4 Massacre de Boston, 1770.
Lundi	5 Union de l'Angleterre et de l'Écosse, 1706.
Mardi	6 L'armée française se rallie à Napoléon, 1815.
Merc.	7 Confédération des braves de Jésus en Canada, 1800.
Jeudi	8 Premières élections du Parlement Uni du Canada, 1841.
Vend.	9 Napoléon à Lyon, 1815.
Samedi	10 1ère Dimanche du Carême. Solemnité de St. Joseph.
Dim.	11 Comitat de Ten-Salmet, près d'Oran, 1840.
Lundi	12 (11) Napoléon épouse Marie-Louise, 1810.
Mardi	13 César envahit l'Angleterre, 55 avant Jésus-Christ.
Merc.	14 Assaut de l'Académie de la France, 1603.
Jeudi	15 Naissance du Prince Impérial de France, 1856.
Vend.	16 SAINT PATRICE.
Samedi	17 18ème Dimanche du Carême.
Dim.	18 Napoléon s'échappe de l'île d'Elbe, 1815.
Lundi	19 Napoléon s'échappe de l'île d'Elbe, 1815.
Mardi	20 (21) Traité de paix d'Amiens, 1802.
Merc.	21 Emprisonnement de M. d'Arce, 1810.
Jeudi	22 Les Récollets en Canada, 1615.
Vend.	23 Révolution en Grèce, 1821.
Samedi	24 La Savoie annexée à la France, 1860.
Dim.	25 2ème Dimanche du Carême.
Lundi	26 Inauguration du Séminaire de Québec, 1663.
Mardi	27 Le Duc de Portland, 1854.
Merc.	28 Traité de paix entre la France et le Roi de Naples, 1801.
Jeudi	29 JEAN-SAINTE, Charette est fusillé à Nantes, 1796.
Vend.	30 Napoléon-Sauve, Siège de St. Jean d'Acce, 1799.
Samedi	31 SARDENNE-SAINT. Mort de Beethoven, 1827.

JOURS.	EPHEMERIDES ET AGENDA.
Dim.	1 PAQUES.
Lundi	2 DELAI POUR DEMANDE DE PENSION EXPIRE.
Mardi	3 Mort de M. J. Lessou, officier de ce Département, 1861.
Merc.	4 Insurrection en Sicile, 1860.
Jeudi	5 Condamnation à mort de Danton, Cam. Desmoulins, Hérald-Séchelles, etc., 1794.
Vend.	6 Départ de Sir G. Prevost, 1816.
Samedi	7 Le système décimal en France, 1795.
Dim.	8 Quinquagésime. 1er Dimanche après Pâques.
Lundi	9 ANNONCIATION, fête d'obligation.
Mardi	10 UNIVERSITE LAVAL, commencement du 3ème terme.
Merc.	11 Enlèvement des <i>Giannini</i> , à Paris, 1828.
Jeudi	12 Bombardement du fort Sumpter, 1861.
Vend.	13 Découverte de l'Amérique, par Christophe Colomb, 1492.
Samedi	14 Assassinat du Président Lincoln, 1865.
Dim.	15 2ème Dimanche après Pâques. Patronage de St. Joseph.
Lundi	16 Mort de Franklin, 1790.
Mardi	17 Napoléon III visite l'Angleterre, 1866.
Merc.	18 Révolution américaine, 1775.
Jeudi	19 Mort de Lord Byron, à Missolonghi, 1824.
Vend.	20 Premier voyage de Jacq.-Carrier, 1834.
Samedi	21 Congrégation N. D. fondée à Montréal, 1650.
Dim.	22 3ème Dimanche après Pâques. Ste. Famille J. M. J.
Lundi	23 SAINT GEORGES.
Mardi	24 Destruction du chemin de fer d'Annapolis, 1861.
Merc.	25 Passage du Rhin, 1800. Reprise du Caire, 1860.
Jeudi	26 Lignes de Trois-Rivières établies, 1677.
Vend.	27 Traité de Paris accordant la souveraineté de l'île d'Elbe à Napoléon, 1814.
Samedi	28 York, aujourd'hui Toronto, pris par les américains, 1813.
Dim.	29 4ème Dimanche après Pâques.
Lundi	30 La Louisiane cédée aux États-Unis, 1803.

## MAI.

## JUIN.

## JUILLET.

## AOÛT.

Ce mois était dédié à Maia, mère de Mercure, messager des dieux.

Ce mois était consacré à Junon, la souveraine des dieux.

Ce mois, nommé d'abord *Quintilis*, prit le nom de *Julius* sous le consulat d'Antoine, en l'honneur de Jules César.

Ce mois se nommait *Augustus*, parce qu'il était le 6ème du calendrier romain. On lui donna le nom d'*Augustus*, en l'honneur d'Auguste, empereur des Romains.

JOURS.	EPHEMERIDES ET AGENDA.
Mardi	1 REUNION DES BUREAUX D'EXAMINATEURS.
Merc.	2 M. Fillion, 1er avocat du Canada, 1664.
Jeudi	3 Jacques-Cartier à Terrebonne, 1534.
Vend.	4 (5) Mort de M. de Mély, 1865.
Samedi	5 Mort de Napoléon, 1821.
Dim.	6 5ème Dimanche après Pâques.
Lundi	7 (6) Mort de Mgr. de Laval, 1703.
Mardi	8 (10) Gouvernement Pontifical rétabli à Rome, 1814.
Merc.	9 Les Anglais prennent la Jamaïque, 1655.
Jeudi	10 ALEXANDER, d'obligation.
Vend.	11 (10) Arrestation de Jefferson Davis, 1865.
Samedi	12 1er mariage dans la Nouvelle-Angleterre, 1621.
Dim.	13 13ème Dimanche après Pâques.
Lundi	14 Montréal arrive en Canada, 1766.
Mardi	15 Mort d'O'Connell, 1847.
Merc.	16 (12) Les Sulpiciens partent pour le Canada, 1607.
Jeudi	17 Grand incendie à St. Hyacinthe, 1854.
Vend.	18 Napoléon, Empereur, 1804.
Samedi	19 Jeanne. Mort de Christophe Colomb, 1506.
Dim.	20 PENTECOTE.
Lundi	21 Émeute à Montréal, 1832.
Mardi	22 (23) Établissement du Collège de Joliette, 1846.
Merc.	23 Jeanne, Quatre-Temps.
Jeudi	24 Naissance de la reine Victoria, 1819.
Vend.	25 Jeanne, Quatre-Temps. Conférence des Inst. de l'Éc. Norm. J.-Cartier.
Samedi	26 Jeanne, Quatre-Temps. Conférence des Inst. de l'Éc. Norm. Laval.
Dim.	27 1er Dimanche après Pentecôte. Ste. Trinité.
Lundi	28 (26) Concombre de la reine Victoria, 1839.
Mardi	29 Combat de Dolard et de 17 jeunes gens contre 800 Iroquois, 1660.
Merc.	30 (31) Le choléra en Amérique, 1832.
Jeudi	31 FÊTE-JÉRU, d'obligation.

JOURS.	EPHEMERIDES ET AGENDA.
Vend.	1 Arrivée de Pabbé de Quoy, Grd. Vic. de Rouen, 1644.
Samedi	2 Occupation de Milan, 1815.
Dim.	3 2ème Dimanche après Pentecôte.
Lundi	4 (3) Fondation de l'établissement des PP. Récollets, à Québec, 1620.
Mardi	5 Louis Bonaparte est proclamé roi de Hollande, 1806.
Merc.	6 Bataille de Burlington, 1813.
Jeudi	7 Révision de l'Église des Récollets à Québec, la 1ère au Canada, 1620.
Vend.	8 Inauguration de l'Université de Toronto, 1827.
Samedi	9 Constitution du Bas-Canada sanctionnée, 1791.
Dim.	10 3ème Dimanche après Pentecôte.
Lundi	11 90 personnes brûlées au théâtre de Québec, 1846.
Mardi	12 (10) Condamnation à mort de Madame Elisabeth, 1794.
Merc.	13 REUNION DU CONSEIL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.
Jeudi	14 Bataille de Marengo, 1796.
Vend.	15 Bataille de Bunker-Hill, 1775.
Samedi	16 Élection de Pie IX, 1846.
Dim.	17 4ème Dimanche après Pentecôte.
Lundi	18 Inauguration de Collège-Victoria, 1836.
Mardi	19 (17) Les États-Unis déclarent la guerre à l'Angleterre, 1812.
Merc.	20 Départ du Gouverneur Craig, 1811.
Jeudi	21 Accession de St. Michel au trône, 1837.
Vend.	22 Chumpeau arrive à Québec, 1ère fois, 1603.
Samedi	23 (22) Adieu de Napoléon, 1815.
Dim.	24 5ème Dimanche après Pentecôte. SAINT JEAN-BAPTISTE.
Lundi	25 1ère Dimanche après la Pentecôte. Conférence des Inst. de l'Éc. Norm. J.-Cartier.
Mardi	26 Entrevue de deux voyageurs Napoléon et Alexandre, à Tilsit, 1807.
Merc.	27 Fondation de la 1ère colonie anglaise en Virginie, 1655.
Jeudi	28 Tablissement du Bon-Pasteur, à Montréal, 1841.
Vend.	29 Concombre de la reine Victoria, 1839.
Samedi	30 SS. PIERRE ET PAUL, d'obligation.
Dim.	31 Prise de Silistrie par les Russes, 1829.

JOURS.	EPHEMERIDES ET AGENDA.
Dim.	1 8ème Dimanche après Pentecôte. Préfets Saug de Notre Seigneur J.-C.
Lundi	2 RAPPORTS SEMESTRIELS ET RAPPORTS DE L'ÉC. SUPÉRIEURE DUS.
Mardi	3 M. de la Rivière, 1er patron du pays.
Merc.	4 Indépendance des États-Unis, 1776.
Jeudi	5 Prise d'Alger par les Français, 1830.
Vend.	6 Bataille de Burgundy, 1574.
Samedi	7 Prise de l'île Bourbon par les Anglais, 1810.
Dim.	8 9ème Dimanche après Pentecôte.
Lundi	9 UNIVERSITE LAVAL, fin du 3ème terme.
Mardi	10 Arrivée du prince de Galles pour l'Amérique, 1860.
Merc.	11 Arrivée de M. d'Argenson, 1658.
Jeudi	12 (11) Dédicace de l'église paroissiale, à Québec, 1666.
Vend.	13 Assaut de Marat par Charlotte Corday, 1793.
Samedi	14 Prise de la Bastille, 1789.
Dim.	15 10ème Dimanche après Pentecôte.
Lundi	16 Reprise de Landrovec, 1753.
Mardi	17 Les Académiciens dispersés, 1793.
Merc.	18 Prise de Gaète, 1806.
Jeudi	19 Buenos-Ayres se déclare indépendant, 1816.
Vend.	20 Préliminaires de paix entre la France et la Russie, 1806.
Samedi	21 Bataille de Fontenoy, 1745. Bataille de Bull-Run, défaite des Fédéraux, 1861.
Dim.	22 11ème Dimanche après Pentecôte.
Lundi	23 Le prince de Galles à St. Jean de Terrebonne, 1860.
Mardi	24 (23) Québec se rend aux Anglais, 1ère fois, 1629.
Merc.	25 Bataille d'Abankir, 1799.
Jeudi	26 1ère messe à Trois-Rivières, 1615.
Vend.	27 Commencement de l'insurrection à Paris, 1830.
Samedi	28 Mort de Pilon, St. L., La Pointe, 1864.
Dim.	29 10ème Dimanche après Pentecôte.
Lundi	30 Mort de Sir Étienne Paschal Taché, 1865.
Mardi	31 DISTRIBUTION de la subvention de l'Éducation Supérieure close.

JOURS.	EPHEMERIDES ET AGENDA.
Merc.	1 Arrivée des Ursulines et des Hospitalières, 1639.
Jeudi	2 Le prince de Galles au Nouveau-Brunswick, 1860.
Vend.	3 Colomb fait voile de Palos, 1492.
Samedi	4 Le village de Laprairie incendié, 1846.
Dim.	5 12ème Dimanche après Pentecôte.
Lundi	6 Pie VII établit l'ordre des Jésuites, 1814.
Mardi	7 REUNION DES BUREAUX D'EXAMINATEURS.
Merc.	8 Mort de Ganung, 1847.
Jeudi	9 Louis Philippe, roi de France, 1830.
Vend.	10 Bataille de Champaillon, 1814.
Samedi	11 Bataille de Neresheim (Jasse-Souabe), 1796.
Dim.	12 13ème Dimanche après Pentecôte.
Lundi	13 La législature de Terrebonne refuse les subsides, 1838.
Mardi	14 (12) Le prince de Galles à Gaspé, 1860.
Merc.	15 ASSOMPTION DE LA S. Vierge.
Jeudi	16 (15) Jubilé publié à Québec sous l'autorité de l'archevêque de Rouen, 1653.
Vend.	17 M. Olier forme la compagnie de Montréal, 1640.
Samedi	18 Jeanne. Mort de G. Choletier, 1860.
Dim.	19 16ème Dimanche après Pentecôte. Solemnité de l'Assomption.
Lundi	20 Traité d'Ashburton, 1842.
Mardi	21 (20) Inauguration du pont Victoria par le prince de Galles, 1860.
Merc.	22 Lucrèce de Constantinople, 1822.
Jeudi	23 Luthéranisme en Angleterre, 1534.
Vend.	24 Commencement de la guerre de l'indépendance américaine, 1775.
Samedi	25 Conférence des Instituteurs de l'École Normale Laval.
Dim.	26 14ème Dimanche après Pentecôte.
Lundi	27 Révolte en Belgique, 1837.
Mardi	28 M. de Montroville au Séminaire de Montréal, 1791.
Merc.	29 Arrivée aux États-Unis du Comte de Grasse avec 8,200 hommes, 1781.
Jeudi	30 Clôture du concile de Québec, 1867.
Vend.	31 Conférence des Instituteurs de l'École Normale Jacques-Cartier.

## SEPTEMBRE.

## OCTOBRE.

## NOVEMBRE.

## DECEMBRE.

Ce mois était le septième de l'année romaine.

Ce mois était le huitième de l'année romaine. Il reçut, sous Antonin, le nom de *Fastusius*, en l'honneur de Faustine, épouse de ce prince; Comme le nomma *Inevitus*, *Domitianus*; mais on continua de le nommer *October*.

Ce mois était le neuvième de l'année romaine.

Ce mois était le dixième de l'année romaine.

JOURS.	EPHEMERIDES ET AGENDA.
Samedi	1 Cartier découvre le Saguenay, 1535.
Dim.	2 15ème Dimanche après Pentecôte.
Lundi	3 Pose de la 1ère pierre de l'église paroissiale, à Montréal, 1623.
Mardi	4 (3) Massacre dans les prisons de Paris, 1792.
Merc.	5 1er congrès à l'Assemblée Nationale, 1789.
Jeudi	6 Mort de Lord Metcalfe, 1874.
Vend.	7 Bataille de la Moskova, 1812.
Samedi	8 Capitulation de Montréal, 1760.
Dim.	9 16ème Dimanche après Pentecôte.
Lundi	10 Bataille sur le Lac Erie, 1813.
Mardi	11 (12) Bataille de Baltimore, 1814.
Merc.	12 UNIVERSITE LAVAL, rentrée des étudiants; 1er terme.
Jeudi	13 Naissance de paucun d'Abraham, 1759.
Vend.	14 Cartier arrive à Stadacona, 1535.
Samedi	15 Mgr. de Morlay, évêque de Québec, 1728.
Dim.	16 17ème Dimanche après Pentecôte.
Lundi	17 Réorganisation de l'École polytechnique, 1822.
Mardi	18 1ère réunion du Conseil Supérieur, à Québec, 1663.
Merc.	19 Jeanne, Quatre-Temps.
Jeudi	20 (21) Inauguration de l'Université-Laval, 1854.
Vend.	21 Jeanne, Quatre-Temps.
Samedi	22 Jeanne, Quatre-Temps.
Dim.	23 18ème Dimanche après Pentecôte.
Lundi	24 L'Angleterre reconnaît l'indépendance des États-Unis, 1783.
Mardi	25 Ethan Allan fait prisonnier par les Canadiens, 1775.
Merc.	26 Prise de Philadelphie, 1777.
Jeudi	27 L'Angleterre fait la paix avec les États-Unis, 1783.
Vend.	28 Sacre de Mgr. Blouin, évêque de Neuchâtel, 1846.
Samedi	29 SAINT MICHEL.
Dim.	30 19ème Dimanche après Pentecôte. Solemnité de St. Michel.

JOURS.	EPHEMERIDES ET AGENDA.
Lundi	1 Bled semé pour la 1ère fois en Canada, 1608.
Mardi	2 Télégraphe entre Québec et Montréal, 1847.
Merc.	3 Cartier donne le nom de Mont-Réal à Hochelaga, 1535.
Jeudi	4 (2) Mort de Mgr. Signay, 1er Archevêque de Québec, 1850.
Vend.	5 Hédouin défait devant Québec, 1631.
Samedi	6 Mort avec les États-Unis, 1783.
Dim.	7 20ème Dimanche après Pentecôte.
Lundi	8 Ouverture du Petit-Séminaire de Québec, 1668.
Mardi	9 Bataille de Saratoga, 1779.
Merc.	10 REUNION DU CONSEIL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.
Jeudi	11 RAPPORTS DE RECENSEMENT EXIGIBLES.
Vend.	12 Octave d'une église fondée par St. H.-C., 1857.
Samedi	13 (12) Découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, 1492.
Dim.	14 21ème Dimanche après Pentecôte. Maternité de la Ste. Vierge.
Lundi	15 (10) Conférence à Québec pour la conféd. des prov. de l'Am. Brit., 1864.
Mardi	16 Pluie devant Québec, 1690.
Merc.	17 Commencement du siège de Sébastopol, 1854.
Jeudi	18 Mort de Lord Palmerston, 1865.
Vend.	19 (20) Mgr. Galigny, évêque de Kingston, 1833.
Samedi	20 Départ du prince de Galles pour l'Amérique, 1860.
Dim.	21 22ème Dimanche après Pentecôte.
Lundi	22 (21) Bataille de Fraïra, 1803.
Mardi	23 (22) Pluie devant Québec, 1690.
Merc.	24 1er lapsé en Canada, 1621.
Jeudi	25 (23) Sir John Colborne laisse le Canada, 1839.
Vend.	26 Bataille de Châteauguay, 1813.
Samedi	27 (24) Pluie devant Québec, 1690.
Dim.	28 23ème Dimanche après Pentecôte.
Lundi	29 Le gouvernement s'empare des biens des Jésuites, 1800.
Mardi	30 (25) Tentative d'abolir la langue française, au Canada, 1796.
Merc.	31 Jeanne, Vigile de la Toussaint.

JOURS.	EPHEMERIDES ET AGENDA.
Jeudi	1 TOUSSAINT, d'ob. DEMANDES DES MUNIC. INDIGENTES DUES.
Vend.	2 JOUR DES MORTS.
Samedi	3 26ème Dimanche après Pentecôte. Demande de subvention de Kingston à Montréal, 1843.
Dim.	4 27ème Dimanche après Pentecôte.
Lundi	5 (6) Combat de Lacolle, 1838.
Mardi	6 REUNION DES BUREAUX D'EXAMINATEURS.
Merc.	7 Les Prêtres des écoles catholiques à Montréal, 1837.
Jeudi	

**Bibliothèque  
et Archives  
nationales**

**Québec** 

*Journal de l'Instruction  
Publique*

**Page(s) blanche(s)**